

Mes familles

INTRODUCTION

Encore un vieux projet qui ressort des cartons ! L'épidémie de Coronavirus de ce printemps 2020, en nous gardant à la maison, me donne le temps de fouiller les archives et de reprendre de vieux projets comme celui-ci.

Cette série de textes, 26 à ce moment-là, a été écrite entre le 24 novembre 1983 à Ferney-Voltaire (comme la plupart) et le mois de janvier 1989 à Druillat (pas de date précise inscrite pour le dernier) où, à la naissance de ma fille, je relançais cette série, laquelle ne se finira probablement qu'à ma mort. Car mes familles me sont chevillées au corps. Elles ne peuvent disparaître. Elles ne peuvent que s'enrichir de nouvelles familles, de nouvelles rencontres, de nouvelles passions qui se chevilleront à nouveau en moi.

Cependant, avec le temps, et je pense aux textes les plus vieux, mes sentiments se sont affinés. En les redécouvrant, comme à chaque fois que je retrouve un texte, même récent, je me revis et me revois lors de son écriture (Enfin pour la plupart, car j'avoue qu'en les relisant, je n'ai pas retrouver l'élément déclencheur d'écriture pour tous). Et à la relecture, j'éprouve parfois le besoin de corriger ou d'apporter un complément. Donc, dans cette série évolutive, rien n'est définitif et je me réserve le droit, d'une part de les corriger ou d'autre part, de l'annoter comme je l'ai déjà fait pour certains avant la mise en ligne. Ces annotations figurent en bleu en fin de texte et apportent une précision sur le fond ou une explication sur le fait (ou l'humain -individu ou groupe) déclencheur.

Première partie

Jeunesse

I

Aux soirs de grandes lassitudes, lorsque le grand frisson intérieur parcourt l'homme et guide les larmes à leur source, lorsque les années d'angoisse, de bonheur, de silence ressurgissent sous les paupières ou dans le cœur, j'ai la tentation souvent de revenir à mes terres d'amour et de tendresse, de bonté aussi, de lutte quelquefois, mes terres ancestrales plus importantes que mes terres, mes familles !

Oh mes familles, que j'incante en cette nuit sans lune, vous ne me savez pas, pas tel que je suis en ce moment, penché sur mon pupitre, élève studieux refaisant le chemin de vos accueils patients et apaisants, ému de tant de souvenirs.

Vous ne me savez pas et je n'ai fait que vous apercevoir. Mes familles. Mes refuges. Vous êtes les sourires qui ont croisé le mien... J'ai mille choses à dire, sans autre lien que la tendresse, et les dire à le double bonheur de perpétuer nos amours et de jongler avec les mots.

Écrire est tellement plus riche que parler... Le temps consacré, déjà, à lui seul, garantit le sentiment. Et le registre s'étend, et la pensée s'affine, car si parfois, l'enchaînement des phrases est évident et simple, il est bon de le retrouver plus tard, un peu distant, et de refaçonner une tournure, préciser un terme, re sentir une image, toutes choses impossibles à l'oral.

A vous mes familles. j'ai consacré du temps (fut-il trop bref à nos goûts), des paroles et des lettres, et des mots écrits à n'en plus finir, pas toujours tous adroits, ni même parfois compris. Et, ce jour, je n'ai pas la prétention de plus écrire avec mon cœur qu'autrefois, mais sûrement de plus prendre mon temps pour mieux vous écrire.

Oh, mes famille ! Le temps nous entraîne, nous sépare, nous déchire, mais au bout de ce temps, si c'était à refaire, ne choisirions-nous pas de nouveau les chemins déjà fréquentés une fois, pour un seul sourire au pied d'un arbre, pour une seule veillée au cœur de la montagne, pour un seul regard au bord d'un trottoir ? (Ne relisons nous pas le même livre pour une phrase, une seule, qui a trouvé écho au plus profond de nous ?)

Je dirais presque que tout est déjà dans ce premier texte. Les autres, l'écriture, la nature, la montagne, les sourires, l'accueil...

C'était avant l'informatique, les mails, whatsapp, le téléphone portable et les forfaits illimités... C'était le temps du courrier postal : J'écrivais le soir, je postais le lendemain, j'attendais les réponses avec impatience. Le net a changé la donne, enfin la mienne. Je vous écris moins, c'est plus rapide, plus épisodique. Je vous ai dans mon cœur et vous trimballe avec moi. Notre confiance ne connaît plus de doute.

C'était avant les voleurs de temps que sont le couple et les enfants et c'était aussi avant les écrans : ordinateur, téléphone portable, télé, VHS, cdrom, replay, VOD, jeux en lignes. Les soirées étaient consacrées au bricolage, aux jeux, à l'écriture, à la lecture, au labo photo. Les tentations étaient moindres et le temps plus lent qu'aujourd'hui.

Je dois bien avouer que la lecture ne m'a jamais quitté, que nous avons toujours régulièrement joué et que les jeux se sont multipliés et diversifiés avec le temps, que l'écriture est un paysage vallonné avec des hauts et des bas, que le bricolage se pratique davantage en journée et que le labo photo est devenu obsolète avec la numérisation de la prise de vue et les outils de retouche informatique.

Beaucoup seront d'accord avec moi pour dire que nous avons évolué avec le monde qui nous entoure. Heureusement sans doute sinon nous serions complètement déconnecté de notre époque.

II

Mes familles tiennent du hasard et de l'évidence. Hasard de nos rencontres et de nos cheminements. Évidence de nos tendresses et de nos sentiments. Mais ne croyons surtout pas que tout est hasard et évidence, de même que le talent ne suffit pas à expliquer toutes les réussites. La tendresse se travaille, ou mieux, s'apprivoise, comme le mot d'ailleurs. On ne ressent plus avec le temps, mais mieux sûrement. Et si les ans ne m'ont apporté que cette certitude, elle me suffit et je n'ai plus qu'à demander aux jours à venir que d'en profiter pleinement.

Mes famille ! J'allais de l'une à l'autre comme un chat errant marche au bord des toits, sans bien savoir lequel est sien et surtout, sans discerner qu'ils sont tous uns. Inquiet de plus, incertain de ne pas trouver plus de chaleur ici que là, impatient dans le même temps de découvrir ce que d'autres vivaient, prêt à m'associer à la grande aventure et me diriger vers la paix. J'allais de l'une à autre, revenant à mon point de départ pour mieux repartir au hasard d'une rencontre ou d'un sourire...

Mas familles... Si je les ai rêvées, et les rêvant, les ignorais, les mal traitais, fier sans le savoir, ingrat sans vouloir me l'avouer... Si je les ai rêvées et remodelées à mon aise, repétries en ma tête, avant de savoir que c'est avec sa tendresse qu'on refait siens les autres, que c'est en les aimant tels qu'ils sont, sans rien leur demander, qu'ils finissent par venir dans vos pas.

Oh mes familles, si vous saviez ce que je vous dois...

J'ai tant vécu le doute, le manque de confiance en moi, et du coup en les autres. Je commençais seulement à comprendre que tout se partage et se multiplie, qu'on peut vivre dans plusieurs familles en même temps, qu'on peut en ajouter sans rien enlever aux autres. Déjà boulimique pourtant, en voulant toujours plus, demandant beaucoup, jeune chien fou ne sachant pas toujours bien rendre. J'étais en apprentissage de cette sagesse que je n'ai jamais vraiment apprivoisée, encore trop susceptible, avec cette susceptibilité d'enfant pauvre qui découvre l'injustice.

Autant le manque de confiance que la susceptibilité restent ancrés en moi malgré quelques évidences fortes nées des temps vécus et acquises au cœur de mes familles. On reste toujours soi-même, évoluant positivement pour certaines choses certes, mais ce que l'enfance nous a fait à bien du mal à s'éclipser totalement.

III

J'ai retrouvé ma vieille bouteille d'encre dans le grenier. Qu'importe si le grenier n'est pas tout près de moi, si je n'y vais que de temps à autres et si mon encre m'y a attendu aussi longtemps. Qu'importent tous ces détails : mon grenier. comme mes familles, partage mon temps avec les autres.

L'encre est violette, un peu délavée car, sans doute, l'ai-je trop diluée à cet instant magique où la poudre se fait liquide et l'eau translucide couleur et déjà rêve. message, révolte, amour , colère ou tendresse.

Ne voyons pas en cette marotte de l'encre et de la plume, une trace quelconque de nostalgie de mon enfance, quand lassé par mes pâtes, je désirais un stylo-bille, petite merveille ne faisant pas de tache... mais par ailleurs incapable de délier, de s'amincir, de s'épaissir, de se faire rage ou tendresse au simple contact du papier. car là est le privilège de l'encre et de la plume : faire vivre un point ou un trait, lui conférer un aspect de haut-dignitaire ou de gratte-papier.

Et dès que c'est de mots qu'il s'agit, de mots empreints de sentiments, l'encre merveilleusement, les accentue, les magnifie, les exalte et vibre enfin de son éclat naturel. Je dis cela, ce soir, tranquillement installé, libre d'écrire à mon rythme, dans le calme de l'appartement.

L'écriture est une de mes familles sans doute. à moins que ce ne soit le mot écrit. par moi ou par d'autres : la sensation est différente, le plaisir n'est en rien comparable et pourtant nous sommes en commun quand le mot est bien choisi et le sujet humain. Mais je ne veux en rien partager avec les scribouillards prétentieux qui n'ont rien à dire et l'écrivent, surréalisent à bon marché avec un demi siècle de retard et se pâment de leur talent, critiquent celui des autres par ailleurs reconnu. Non, je ne suis pas des leurs ! Je dirais d'eux ce que nous disions tout enfant des snobs du quartier : "Ils se croient..." Je ne leur en veux pas.... n'en parlons plus. J'aime Guilevic et Prévert, et Apollinaire et d'autres....

Les mots me poursuivent depuis toujours. Ce soir-là, je m'en souviens très bien. allongé par terre sur le lino de la cuisine, j'écrivis mes deux feuilles recto-verso, pour faire un

journal politique. J'avais sept ou huit ans. Apparaissaient sous ma plume, Régis Debray, un certain "guerrier-rose", Marcel Anthionoz député gaulliste du coin et d'autres sommités politiques, sûrement De Gaulle, peut-être Mendès-France, gauche et droite pêle-mêle pour faire une analyse sûrement unique. J'avais sept ou huit ans et je me réfugiais dans les mots et dans l'actualité, pour la commenter : je voulais être journaliste !

Depuis, j'ai beaucoup écrit, beaucoup commenté l'actualité, (pour moi tout seul, et alors ?). J'ai gardé ce plaisir, et ce soir, où je retrouve ma plume et ma bouteille d'encre, je puis dire qu'écrire prend une autre dimension. La plastique enrichit le propos. Écrire devient un acte complet, un effort intellectuel de création, un effort moteur d'application.... Je n'arrive pas à quitter mon trésor retrouvé...

Je voulais être journaliste... Allons bon, je serai écrivain.

Je devais avoir quelques comptes à régler avec certains « scribouillards prétentieux ». Au fond, n'en étais-je pas un ?

J'ai toujours la bouteille d'encre dans un coin du garage, des plumes au grenier et dans la chambre, mais cela fait bien longtemps que je ne m'en suis plus servi. J'ai toujours très mal écrit, voulant toujours aller trop vite, mais, je me souviens qu'à cette époque-là, j'aimais bien le soir, à mon pupitre, faire un effort pour mieux former mes lettres. J'aimais bien aussi recopier sur du beau papier de chiffon (Origine Moulin Richard de Bas à Ambert) pour préparer quelques expos alliant textes et photos.

En fait, l'ordinateur, encore lui, a modifié le rapport à l'écrit. C'est tellement plus simple de corriger l'original sur ce support. Et plus ces longues heures passées à taper à la machine les manuscrits pour préparer un opuscule ou simplement faire une mise au propre.

IV

Déjà le 2 décembre... Sinistre jour en ma mémoire. J'ai laissé à cette date-là un peu de mon âme s'en aller. Un peu de mes familles... Un peu de ma famille, de la vraie, au sens traditionnel, celle du sang...

Cinq ans déjà... lourds de chagrins, légers de vie... que périodiquement, au hasard des souvenirs, des voyages, des discussions ton nom rejoaillit. Au fond du désespoir comme au plus grand bonheur, toujours je te tutoie. Cinq ans déjà, le temps de mythifier, de grandir encore... Le temps qu'il ne faut pas compter.

Le temps ne veut rien dire. Ce jour-là, j'ai entendu la mort ; pire, je l'ai attendue. Grave comme on doit l'être quand on sait que l'on va pleurer... Mais pas triste... ou plus triste. Ta conscience déjà au loin était partie reconnaître les chemins que l'âme allait emprunter. Il était encore trop tôt pour savoir ce qui allait changer. J'écrivais une lettre dans un coin de la pièce ; à quelques pas, ma mère devait lire. D'un coup, elle dit : « Thierry... » Il n'y avait plus que deux respirations dans la pièce. Je n'étais là que depuis une heure.

Trois jours plus tôt, nous avions eu notre dernière discussion. Dans un hôpital de Lyon, tu vivais ton calvaire, luttant minute après minute contre la garce, perdant gramme après gramme, laminé par le cancer, rongé, perdu déjà, rêvant à haute voix pour rassurer mes yeux d'angoisse. Et cette voix haletante, je l'entends encore à cet instant : « Ah mon gamin, ne deviens jamais malade ; ne deviens jamais malade.... Ils m'ont torturé les salauds, avec leurs rayons... Si je pouvais seulement tenir debout, on irait tous les deux se faire une super bouffe dans un grand restau... mais je ne peux pas pour le moment... Dès que ça ira mieux, tu viendras me chercher et on ira... J'ai mal, tu peux pas savoir... Il vaudrait mieux mourir parfois... Tu viendras me chercher... Ah, si je savais comment faire pour vous donner la maison, à toi et à la Nathalie... » Et tu parlais de moi, me demandant ce que je faisais, et tu me demandais les autres... De temps en temps, un gémissement t'échappait. « Je me disais bien que t'allais venir... Mais je pensais, avec le boulot... Enfin tu es là... Il faudra revenir me chercher quand ça ira mieux, pour qu'on aille dans un restau... » Tu y revenais sans cesse à ton restau. C'était ta manière d'y croire encore : nous avions un but tous les deux et tu allais essayer de tenir. Et puis je suis parti. Dans la rue, j'ai pleuré. Je savais, et je savais que tu

savais. Le lendemain, tu tombais dans le coma, puis tu étais ramené inconscient à Saint-Claude.

Aujourd'hui encore, ta vie me manque : c'est qu'un peu de tendresse me manque. Cette tendresse bourrue des gens de la montagne, cet amour profond qui ne s'exprime que quand il n'est plus possible de faire autrement. Ta tendresse s'est exprimée en deux actes : d'abord, garder conscience jusqu'à ce que je te dise au revoir. Ensuite, rester en vie jusqu'à ce que j'arrive ce samedi en fin d'après-midi. C'étaient tes ultimes cadeaux...

J'ai séché les cours de l'EN pour cette visite à Léon Bérard. Je savais que tu arrivais au bout du voyage et j'ai voulu te voir une dernière fois. Je ne regrette pas. Ce fut dur pour le gamin de 19 ans que j'étais. Je me revois encore assis au volant de la 204, les larmes coulant à flots, incapable de quitter cette rue.

Je me revois aussi ce samedi soir à Saint-Claude pour l'ultime départ.

Vingt ans plus tard, j'ai vécu de près le cancer de mon beau-père et dix ans après celui de mon père. Ce fut l'occasion de voir les progrès de la médecine, une meilleure prise en charge de la douleur, une amélioration de la fin de vie. Cela n'empêche pas le cancer de ronger le corps d'une manière impitoyable, mais au moins, le malade est un tout petit peu mieux, et la vie de ceux qui l'entourent s'en trouve grandement améliorée.

Merci à tous les médecins chercheurs qui permettent ces avancées. Ce sont des progrès positifs, ceux qui humanisent notre monde quand tant d'autres le robotisent...

V

Oh, mes familles que j'ai maudites ou ignorées ! Laquelle d'entre vous aurait osé m'imaginer un jour de prendre la plume et de vous encenser ?

Oh, mes familles, ne me taxez pas de classicisme ! Ne m'accusez pas de me rendre à la morale ! Ne me soupçonnez pas de rallier les ânes après les avoir raillés ! Oh non, je ne parle pas de vous pour dire l'exemple même s'il est bon et je ne veux pas vous exploiter. Non. Plutôt me retrouver seul.

Oh mes familles, je vous dis déjà et nul ne le sait, et nul ne s'en doute, que toi, tendresse entre toutes les tendresses, qui dort à deux pas de ma feuille.

Je ne parle pas de bonheur : le vivre me suffit. Et mes mots les mieux sentis, les plus profonds, ne sauraient le décrire. Et le dire déjà, même du bout des lèvres, serait le compromettre, car l'insaisissable ne doit pas se fixer ! La perpétuelle recherche, l'interminable construction ne peut s'avouer, tant il est vrai que toujours, dans un coin de soi-même, un doute pointe ou un remord ou une crainte.

Je ne parle pas de mémoire : la mienne à ses lacunes. Se gargariser du passé serait oublier que le plus important reste à vivre. Et mes familles d'ailleurs, n'omettraient pas de me le reprocher.

Elle est là, présente pour la première fois sur le papier, celle qui va partager ma vie, tempérer un peu le fauve, lui apprendre davantage de retenue, une meilleure écoute peut-être. Il lui en fallut de la patience pour supporter mes excès, mes colères subites et mal contrôlées. Et pourtant, miracle, la vie continue ensemble. Merci.

VI

Un jour sans doute, je me replongerai dans toutes les pages d'avant à la recherche de mon passé, de mes chemins, de l'inconnu que j'ai été. Et dans mes mots, je ne me reconnaîtrai peut-être pas. J'affronterai l'impossible : « Ainsi, je fus celui-là, aux bizarres pensées ? » Vieillard peut-être, j'irai alors ouvrir mon album de photos, ma galerie de portraits afin d'y trouver un quelconque réconfort : « Voyons ces têtes chères, intactes, tellement semblables à ce qu'elles ont été ! » Las ! Ce ne sera plus la jeunesse : jaunies, fanées, mes chères photos, mes doux amis... comme moi !

J'irai alors à la recherche de mes familles. Celles auxquelles je m'attache aujourd'hui, et les autres à venir, tendres déjà, amoureuses, caressantes... et fières terriblement. Et entre toutes, j'aurai plus de sourires en mon regard qu'un pré a de fleurs au printemps. J'aurai près de moi, la seule œuvre valable d'une vie.

De confiance en confiance, j'aurai alors dépassé l'entendement humain qui veut que la suspicion toujours ait droit d'oppression sur nos sentiments. Je n'aurai pas à me méfier, mais tout à partager, à donner car je n'aurai rien à défendre. Ma porte sera ouverte, ma table sera servie, ma bibliothèque accueillante et moi... disponible.

La folle course sera finie... J'aurai enfin le temps d'être pour mes familles ce qu'elles furent pour moi : refuge, abri dans la tempête, halte régénérante... J'aurai enfin le temps de donner tout le temps et la magie d'en inventer pour ajouter des heures aux jours et des jours aux semaines.

Voilà. Le jour du retour en arrière est arrivé. Pas tout à fait vieillard, certes, mais déjà un peu avancé dans la vie.

Le choc des photos jaunies, je l'ai ressenti récemment, en scannant les diapositives d'un montage. Les couleurs d'au moins la moitié d'entre elles s'étaient transformées avec le temps. Pourquoi seulement la moitié alors que les conditions de rangement ont été les mêmes pour toutes ? Allez savoir : question de marque ?

J'ai également sauvé les vieux enregistrements VHS, souvenirs de famille mais aussi films de l'école. Mal sauvés car le mal était fait, mais sauvés quand-même.

VII

Que l'on me laisse rêver et partager mon rêve.

Souvenez-vous, amis, de nos seize ans, insouciants et fragiles, arrogants aussi face à la vie, curieux de la savoir, espérant la séduire, prêts à la conquérir. Et nos chemins nous ont conduit aux quatre coins de France, avec nos femmes et nos enfants, nos métiers et nos expériences, nos fois et nos espoirs.

Souvenez-vous, amis, ces merveilleux moments de randonnée, ces maxima de vie aux sommets de nos cols, dans le frais de nos tentes, dans les éclats de nos rires. Et au retour, qu'avons-nous changé ? Nous vivions sans savoir... Peut-être avions nous cru que les différences n'existaient pas, ou n'existeraient plus entre nous. Peut-être...

A nos dernières rencontres. nous n'étions pas tous là. Le noyau s'est scindé et se scindera encore. Mais nous serons toujours trois ou quatre, grâce à nos amours ou leurs fruits, à croire qu'il est possible de vivre autrement, blessés un peu par l'abandon des autres, mais tellement réconfortés de n'être pas encore seul chacun de son côté....

Telle était notre famille.... fragile, multiple, instable...

Telle est notre famille... fragile, multiple, instable... Qu'elle le reste! C'est sa force. Que viennent d'autres amours, on d'autres enfants, que chacun continue son métier dans son coin d'univers et que de temps à autres, nous nous retrouvions, multiples, pour tendresser de concert, pour partager des moments souvenir, des moments rêves, des moments silences, des moments discussion, des moments fou rire... Et l'ouvrier saura l'agriculture, et l'enseignant connaîtra le commerce, et le célibataire écouterà les couples qui l'écouteront en retour, et les enfants joueront, et les parents également, et dans ce fourmillement de vie, chacun y trouvera son compte.

Souvenez-vous, amis ! Je sais que certains sont revenus de nos montagnes le cœur neuf, l'espoir débordant par chaque pore, sûrs de certaines confiances. Et même si nous ne sommes plus guère à le croire, il faut le vivre et le reproduire.... De notre multiplicité, nous inventerons la tolérance, par la tendresse.

Oh, ma famille, là, bien précise, celle que je viens de conter, il nous faudra encore

des ans et des ans, pour vivre ensemble, pour nous retrouver et pour longuement être côte-à-côte, comme nous fûmes dans nos montagnes. Peut-être même jamais n'aurons-nous l'occasion de partager notre tendresse plus de quelques heures... Mais qu'importe, si quelques heures nous apportent le bonheur, et la paix, et l'envie de nous retrouver encore...

J'aime ce soir vous savoir ailleurs, vivant, travaillant, rêvant, préparant déjà sans le savoir notre prochaine rencontre, façonnant inconsciemment un éclat de rire, ou préparant une larme que l'émotion fera jaillir. Oh ma famille de notre randonnée, de toutes nos soirées d'adolescents, j'aime à vous unir sous ces mots, a vous savoir dispersés et réunis pourtant ce soir sous ma plume, en une tache d'encre.

Oh oui, que la vie nous garde !

Et la vie nous a gardé. Plus de 40 ans que ça dure. Nous ne sommes plus que quatre couples à nous retrouver plus ou moins régulièrement. Il n'y a plus de célibataires, des enfants se sont ajoutés puis des petits-enfants sont arrivés chez certains, arriveront peut-être chez d'autres. La mort nous a épargnés et nous n'avons pu fêter à cause du confinement les 80 ans de notre cher curé DD qui est au début de cette histoire. Cela se fera plus tard. Nous avons encore du temps devant nous pour mener à bien d'autres projets.

Nous avons réussi plusieurs fois à dépasser les quelques heures de retrouvailles des week-ends habituels, réussissant à partir quelques jours partager notre découverte du monde : Rome, Édimbourg, Amsterdam...

Que la vie continue de nous garder avec une fraîcheur de grands gosses attardés...

VIII

Me revoilà en mon jardin, les deux pieds dans ma terre et mon âme entourée de sapins. Me revoilà chez moi, et déjà, tout juste arrivé, le stylo peut aller, comme libéré de se retrouver chez lui, en ces lieux mêmes où si souvent je l'ai laissé aller (lui ou son semblable, qu'importe ?).

Ici, en ma famille, la traditionnelle, père, mère, frère, maison... Ici en mes souvenirs.... Tous ceux que j'ai fait tabous et que je ne dévoilerai pas, ou par bribes, au gré de mes humeurs, pour évoquer d'une pensée quelque allègre souvenir ou sombre déchirement. Car une famille. comme une terre se cultive. Et la paix n'y existe qu'au retour de la guerre. Il faut parfois qu'une charrue l'entaille, que quelques larmes la nourrisse pour que fertile enfin, elle s'épanouisse. Elle a ses alertes, ses jours d'orages, ses feuilles qui jaunissent, ses maladies. Mais si elle sait survivre et renaître, c'est pour plus forte s'épanouir en une nouvelle poussée ou de belles fleurs-sourires.

Oh, ma famille, son tronc rugueux et son cœur tendre, les rides accumulées et les tendresses retenues, en gens des terres ancestrales. Oh, ma famille, larmes de tendresse et de joie, heureuse de donner autant que de recevoir, nourrie par ses seules mains-racines, fière de venir à bout de tout problème.

Oh, ma famille, te dire ne suffirait pas à m'expliquer et pourtant tu m'as tant appris sans t'en douter, et si je veux dire tous mes autres refuges, c'est pour mieux dire toute ton importance, car ce goût pour les autres, c'est de toi que je le tiens, et ce goût des paroles aussi.

Oh, ma famille, mon père, ma mère et mon frère, vous êtes et cela nous suffit, et si je parle d'amour, de confiance, d'honnêteté, de tendresse, c'est bien à vous d'abord que je le dois.

Rien à ajouter.

IX

La vie est un vaste commerce. Et dans ce supermarché incongru qu'est la terre, chaque don est un pas vers une humanité meilleure, libérant l'homme de l'homme et le rapprochant ainsi des hommes.

Les systèmes économiques actuels ne font que perpétuer des traditions venues du fond des âges. La crise est là depuis cent mille ans, à quelques décennies près, et si le sort d'un certain nombre d'individus s'est grandement amélioré, une masse énorme vit encore dans la misère.

Je suis politique malgré moi, et j'emploie la langue des politiciens, par défaut, par maladresse, par manque de moyens ou par paresse tout simplement.

Je suis politique malgré moi et je ne veux pas l'être. Du moins pas homme politique comme sont les hommes politiques actuels, qui, au nom du réalisme, tapinent, aguichent l'électeur, en détruisant parfois leurs concurrents par les moyens les plus ignobles. Les extrêmes n'ont aucune proposition concrète réaliste, les centres gouvernent au gré du vent sans réel projet de société et les minorités rêvent à l'écart de la société.

Il manque le génie rassembleur, catalysant un élan humanitaire. Il manque la tolérance, l'écoute, l'imagination, la solidarité. C'est l'issue fatale assurée pour les systèmes économiques en place. Ici, les uns défendent leurs droits en attaquant ceux des autres, là, on valorise un être au dépend de son voisin ; ailleurs, on assassine celui dont la pensée diffère. Partout l'homme s'élève contre l'homme, les nations contre les nations, avec pour commun centre d'empoisonnement le productivisme et l'argent.

Partout la théorie butte sur la petitesse humaine. Oh, peuples et dirigeants, grands et petits, d'ici ou d'ailleurs, je désespère parfois de vous voir un jour rassemblés en une vaste famille travaillant à faire de la terre un musée vivant de la beauté, de la paix et de la tolérance.

Qu'avons-nous fait, sinon répandre nos pensées, nos religions, nos modes de vie, nos maladies, dans le sang et la violence ? Que faisons-nous sinon dépecer la terre pour le superflu de quelques uns alors que d'autres, les plus nombreux, voient leur vie remise en

cause dans ses fondements les plus profonds ? Que faisons-nous, sinon continuer, en écoutant bêler, hurler, s'entre-déchirer les politiciens qui dressent entre eux, entre nous, des barricades de bêtise et d'intolérances ?

Mais enfin, ce bon sens qu'on dit populaire, devrait bien faire admettre à tous, qu'aucun détient la vérité, que chacun en a une partie, que ces intelligences (?) seraient plus productives dans l'union que dans de stériles bavardages.

La haine et les intérêts de quelques uns mènent la terre et je n'ai plus d'exil que dans mes croyances simples, mes familles tranquilles et la création.

Je suis politique malgré moi, révolté, et c'est, somme toute, ce qui me fait écrire. dix ans après, les mêmes mots, les mêmes idées.

Ces pages devraient être celles d'un vieil homme. Mais l'augmentation de la durée des vies n'a pas fait croître le nombre de sages. Il n'y a plus de mérite à vieillir : c'est une victoire du hasard, de la chance d'avoir survécu à deux ou trois guerres, d'avoir slalomé entre le cancer et l'infarctus... Vieillir relevant du hasard, la vieillesse ne détient plus la sagesse. Et pourtant, un peu partout, la sénilité gouverne !!!

Ces lignes devraient être celles d'un vieil homme... ... et je me sens contraint d'écrire ces pages...

Cette colère demeure. Elle a même été amplifié par un président bondissant, qui, s'il n'était pas le premier, allait encore plus loin que les autres dans la démagogie et le mépris des autres. Il a amplifié le mouvement amorcé par ses prédécesseurs et ouvert encore plus la porte à la dilapidation de notre capital commun, ce que le Conseil National de la Résistance nous avait légué : nationalisation, retraite, Sécurité Sociale, indépendance de la presse...

Que se passera-t-il au sortir de la crise du coronavirus qui nous rappelle la nécessité d'une certaine autonomie, la nécessité de la solidarité nationale par le biais de structures sociales solides relevant de la fonction publique.

Mais n'oublions pas que le respect des libertés (d'expression, de déplacement, de culte) doit demeurer l'un des pivots de notre société en restant évidemment dans le cadre du respect d'autrui.

X

La foi n'a rien à voir avec nos paroles. Nous parlons, usons notre vocabulaire, sans cesse remettons notre mot sur l'ouvrage. Mais la feuille finie déjà n'existe plus. Je n'ai plus cette envie de convaincre, de faire partager ma raison à d'autres. Je n'ai plus ce besoin de gueuler. La vie est en moi profondément, avec un sens, évident, fort, et je le sais tout à la fois universel et pourfendu de part en part, sans cesse, de toute part.

J'écris, avec dans mon âme mes familles. Par elles, pour elles, pour dire ma soif de beauté, de paix, de justice. Anachronique ! Je n'irai pas me battre en première ligne au côté des purs, impurs pourtant de trop d'intolérance, écrasés par leur foi. Je reste à l'arrière, ou à l'avant de la vie, comme il plaira à chacun d'en décider, avec ma plume et mon papier photo, vaguement rétro, dans mon confort serein.

La foi a tout à voir avec les actes. Il faut s'efforcer de vivre ce que l'on croit, fortement, au rythme de ses chants, aux bras de ceux qu'on aime. Tout ce que je dirai d'autre sera toujours superflu.

Il a eu un petit coup de mou le Perrier ? Peut-être. En tout cas, il m'arrive encore de débattre avec l'envie de convaincre. Par contre, je n'ai jamais réussi à être un bon militant d'une cause et à vendre des cartes d'adhérents, ayant trop de mal à me plier à une rhétorique collective : j'aime picorer les idées un peu partout et avoir ma liberté de décider. Par conséquent, j'aime aussi parfois unir ma révolte ou ma colère à celle des autres. Et j'aime aussi laisser aux autres le choix de picorer aussi où ils veulent.

Mais je persiste : « Il faut s'efforcer de vivre ce que l'on croit .»

XI

Rendez-vous était pris! A deux ou trois jours près. Je ne pouvais y échapper. Depuis des mois déjà, je le savais. Obsessionnellement, les mots et les formules s'entremêlaient, s'entrechoquaient et le vaste accélérateur enfoui dans ma petite tête provoquait entre eux de nouvelles "phrases-chocs" et autres "idées-clefs". Comment dans ces circonstances-là s'échapper ?

Démodée l'écriture au demi-siècle de l'informatique, de la télématique, de la robotique ? Allons donc ! L'attrait du crayon, du style, de la plume, du rouge, du noir ou du mauve pigmentant la feuille blanche me saisit, m'entraîne, me mène. Car il faut bien le dire. et contrairement à ce que l'un ou l'autre pourrait croire, l'auteur n'est pas maître de son œuvre. Le mot, le verbe, l'idée le mènent par la pointe du stylo, l'appelant, le tiraillant s'il veut résister, et finissant par le convaincre. Même alors, rien n'est simple, rien n'est acquis, car tout se bouscule, les influences des autres et son propre style, le point et la virgule, un mot ou l'autre.

Et naît l'angoisse, de la première phrase, de la première page. Et vient la première rature, le premier doute : et si tout cela était vain, fortuit ?

Premier aller—retour dans la pièce. Silence seulement troublé par le déclic du frigidaire et le pas feutré du voisin du dessus. Cigarette.

Allons donc : il faut dire ! Mais dire a-t-il un sens, deux mille ans après Aristote. vingt ans après Sartre ?

Allons donc, il faut dire. Aristote et Sartre dans un coin de mes gènes, pour cinq cent millions d'années à venir, pour moi seul, pour les autres peut-être.

Allons donc, il faut dire ! Et faire en sorte que mes mots traduisent mon regard. Prendre garde, éviter les débordements, ne pas laisser aller le mot à l'excès, en faire un ami, un interprète fidèle, une première famille pour décrire toutes les autres.

De l'appel du verbe à l'œuvre, il y a cette suite de résistances, de compromis, de tractations entre l'auteur et le langage. Il y a la hâte de dire et la lenteur du choix juste. Il y a l'effort, l'interruption, la rage, le désespoir, et cette joie sublime de la page achevée, du

devoir accompli. La joie naïve de la première lecture, d'un trait : " Ainsi donc, c'est vrai : c'est moi ! J'en suis capable !" La même joie mille fois répétée et chaque fois plus neuve, plus intacte, comme à chaque retour dans une famille aimée.

La joie de l'écriture reste intacte tant d'année après. Il n'y a plus de cigarettes et plus de voisin du dessus.

Sartre et Aristote ? Figure de style : je les ai peu fréquentés. Aux penseurs, j'ai toujours préférés les romanciers et les poètes.

XII

Partir dans la dernière heure d'une nuit d'automne, les yeux encore voilés de sommeil ; rouler un temps jusqu'au point de rendez-vous. Petit matin frais.

« -Nous trouverons un peu de neige, pour sûr.

- Ma foi, ça réveillera !

- Tu y es allé ces temps ?

- J'ai pas eu le temps. Je ne suis monté qu'une fois. Y'a quinze jours. Bon, on y va. On vu monter jusqu'à la plate-forme en voiture. On n'en prend qu'une. Je te reposerai en revenant. »

Et nous voila parti. Le jour se lève. Quelques rais pâles strient le ciel, irisant les Alpes à l'horizon. Quelques kilomètres de petites routes goudronnées et puis un chemin de pierres et de terre recouvert de feuilles mortes. Lorsque l'hiver est précoce, nous le parcourons à pied. Dans la fraîcheur, longue marche d'approche durant laquelle nous discutons tranquillement, une fois la cadence trouvée. Mais aujourd'hui, notre sortie est un peu moins écologique et sportive. Ce n'est pas comme le groupe de suisses qui s'arrête sur le bord du chemin pour nous laisser passer. Ils ont le sac à dos, les mêmes chaussures de randonnées que nous, mais eux ont déjà le bonnet de laine sur les oreilles. Ils randonnent pour la journée. Nous arrivons à la plate-forme, en quelque sorte un parking en fin de chemin carrossable. Les fermiers en période d'alpage, les chasseurs, les gardes y garent leur voiture. Les forestiers viennent tourner avec leurs engins quand ils sortent les longs fûts des sapins et des épicéas pour les conduire à la scierie. Nous mettons les chaussures de marche, fermons les vestes chaudes, prenons les sacs photo. Tout au long du trajet, nous avons parlé macro, pellicule, flash...

Instant simple de complicité. Nous allons maintenant parler le plus faiblement possible. Les bêtes peuvent être partout. Car nous partons en chasse tranquillement. Désormais, il fait totalement clair. Le soleil doit s'élever au dessus de l'Aiguille Verte et nous allons monter sous la chaîne du Jura. Les coins évoquent des souvenirs : « Ici, un jour, dans le brouillard, on a eu une de ces peurs ! Il y avait des chasseurs et ça tirait juste à côté de

nous !

- Ben dis donc, le ruisseau en a charrié ici.
- Ouais. Y a dû avoir une belle crue.
- Finalement y a pas de neige.
- Tant mieux. »

Stop. On s'arrête, un mulot ou un de ses proches a pointé son museau du talus, mais preste, s'est évanoui. Souvenir d'une partie de cache-cache avec une hermine dans les Alpes. De temps à autres. Une flèche colorée fend l'espace en pépiant. Il commence à faire chaud : nous ouvrons les vestes avant de commencer à monter dans un sous-bois pentu. L'effort plus intense commence. En nous retournant, nous voyons les suisses passer un petit col. Nous allons lentement, nous arrêtant souvent pour écouter, voir, sonder de tous nos sens l'espace qui nous entoure.

A notre gauche, un éboulis achève une muraille rocheuse avant de se mêler à un petit maquis dominant une pelouse de pâture. Où nous sommes, un petit bois s'élève en se rétrécissant pour s'achever en un seul arbre, assez gros, qui est notre objectif. De là, nous découvrirons sur notre droite une pelouse rase, laissant apparaître de nombreuses pierres à fleur de terre. Si nous arrivons au sommet du bois sans avoir provoquer aucune fuite, nous pourrons tout à la fois surveiller les rochers, l'éboulis, le pré et plus haut, le sommet de la crête jurassienne.

Souvent, c'est à près de trente mètre du dernier fayard que se tient le guetteur. Nous avançons donc avec prudence, en évitant de provoquer trop de bruit, mais brisant cependant quelques brindilles fragiles qui jonchent le sol. Enfin, nous voilà au but. Nous n'apercevons rien à l'horizon. Déception ? Non ! Nous nous calons contre une souche et un tronc mort, et nous attendons. Ils vont bien venir. Malgré le soleil, il ne fait pas encore très chaud, surtout après une marche attentive dans une forte pente. L'attente muette ne paraît pas longue ici. Tout est calme, reposé, reposant. Au cours de ces escapades, je me remets de la vie trépidante de la semaine et, chaque fois, je me dis que je devrais venir plus souvent. C'est la vie. La terre qui coule dans mes veines ne se ressource que dans la terre, sur elle, contre elle, comme à cet instant parfait.

A quoi pense-t-il ? A la première fois que nous sommes venus peut-être. Nous étions cinq ou six et nous les avions vus dans les rochers et d'autres plus près encore... Cette fois-là, il y avait de la neige et il n'était pas question de se coucher sur le sol comme aujourd'hui. Eric veille d'un côté, moi de l'autre, réunis dans la même passion de la photo, mais aussi de la nature.

L'attente dure. On ne va pas rester là. A voix basse, nous nous concertons :

- « Ils doivent paître un peu plus loin.
- Sûrement. On va avancer doucement jusqu'à la bosse suivante.
- Ouais. Si on voit rien, on s'en va.
- OK. »

Nous voilà avançant, courbés en deux, l'un derrière l'autre, à découvert presque. On franchit un petit névé, première illusion de l'hiver approchant, malgré le beau soleil qui nous chauffe le dos maintenant. Derrière ce petit renflement de terrain, nous avons une bien meilleure vue du versant. Eric se tasse et me fait signe. Je le rejoins précautionneusement. C'est bien ce qu'il me semblait. Nous avançons en rampant désormais et nous arrêtons totalement pour ne point être découverts. Nous regardons à loisir, peu pressés de faire nos clichés.

Une dizaine de chamois sont en train de brouter. Attends, il y en a encore. Ils sont bien vingt ou vingt-cinq. Des gros, et aussi plus proches de nous, des jeunes de l'année. Certains sont couchés, d'autres se déplacent tranquillement sans soupçonner les intrus. Prudemment, nous faisons quelques vues. Téléobjectifs. Doubleur, allons-y... Les conditions sont excellentes.

Mince alors. Ils partent de l'autre côté. Pas tous. Il en reste deux ou trois, mais les autres descendent, s'amusent sur un névé et s'éloignent en direction d'un chalet d'alpage. Nous ne bougeons pas, espérant qu'ils vont revenir. D'ailleurs, il y a toujours deux bêtes à une trentaine de mètres. Un peu en contrebas, une mère et son petit reviennent dans notre direction. Nous les regardons passer et disparaître dans le bois.

Soudain, à vingt-cinq mètres à peine, un petit se lève. On ne l'avait pas vu. Il

s'approche, vient droit sur nous, avance encore. Clic clac, dans la boite ! Il dévie un peu, descend tranquillement la côte sans même nous avoir vu. Incroyable. Nous jubilons intérieurement, ayant de la peine à croire ce qui vient de se passer.

Pourtant rien n'est plus réel. Il est passé, ses petites cornes fièrement dressées sur sa tête, le pelage clair, l'air calme, innocent.

Nous attendons encore un peu. Peut-être pensons-nous qu'un jour il sera victime d'une battue ? Cela d'ailleurs n'est pas grave. La chasse est limitée, le nombre de chamois tués chaque année est peu élevé et permet d'ailleurs d'éviter une trop grande prolifération, source de maladies et de dégénérescence. La chasse réglementée ainsi n'a rien à voir avec le massacre de certaines espèces, le carnage des passereaux, des lièvres et des canards. Plus certainement pensons-nous à ces premières photos plein cadre après de nombreuses tentatives, de longues veilles pour quelques clichés corrects mais non extraordinaire.

Enfin, nous nous relevons, toujours avec prudence, repassons voir dans les rochers s'il y a d'autres bêtes, et, n'ayant rien aperçu, redescendons allègrement vers le chemin. Il est déjà 13 heures et la faim se fait sentir. Le temps a passé incroyablement vite, tant dans l'attente que dans l'observation. Ces moments-là enrichissent l'âme et redonnent une fonction à nos sens. Voir pour le plaisir de voir. Entendre pour découvrir. Sentir... Sentir aussi et surtout, car chaque promenade livre une foule d'odeurs. Le musc de la terre, du bois, le saisissement âpre des feuilles et des brindilles qui se décomposent, les parfums des fleurs multiples et insoupçonnés souvent. L'impression de revivre, d'être enfin en paix avec moi-même et le reste. Nous rentrons, ivres légèrement. Heureux. Très heureux. Et complices un peu plus.

Un moment de vie que j'ai raconté, pour une fois. Un moment intense et hors du temps mais toujours vivace en moi.

Ah, ce petit chamois qui vient à notre rencontre ! J'en tremble encore de joie.

Désormais, Eric est à l'autre bout du monde où il organise des voyages et des safaris photos et propose « de vivre et partager une aventure extraordinaire en territoire sauvage, en Afrique Australe, Madagascar et Réunion ».

Peut-être qu'un jour nous céderons à son appel !

XIII

« J'assume ! »

Le mot, ami, nous faisait rire. C'était le mot de ces paumés qui ne savaient que faire de leur vie. Ils assumaient, benêts les quelques bêtises qui meublaient leur ennui. Ils assumaient, sans arrêt, bâtement, comme si le dire pouvait un peu les convaincre.

Nous en riions, ami. Et moi, ce soir, je ris de deviner ton rire au détour de mes lignes.

J'aimerais tant enfin, que tout le monde "assume" un peu. Vois-tu, tout ce qui est, dépend de nous. Et chaque fois que par paresse, nous fermons les yeux, nous nous bouchons les oreilles et nous nous taisons, nous sommes responsables quand-même de ce qui se fait. Dans nos actes quotidiens, nous gérons la vie, la société, et nos faiblesses nous attendent chaque jour, narquoises, dominatrices, fortes d'elles-mêmes, fortes d'être nées de nous.

Je sais qu'il est d'autres que moi, que nous, qui gèrent tout pour notre mieux, si notre mieux est compatible avec le leur. Je sais que parfois, les élus sont désintéressés, mais les autres ? Je sais qu'ils sont en place, puissants de la bêtise des autres, de notre bêtise, intelligents sans nul doute et opportunistes à souhait.

Mais ce constat est celui de notre faillite, car ce qu'ils construisent, c'est nous d'abord qui l'élevons par notre démission. Je te vois lever l'oeil : « Tiens, il doute de l'homme ? » Oui. De moi surtout. Mais pas du sens de la vie. Heureusement.

De mon unique voyage en Algérie, pour te voir, j'ai retenu cette idée-là : il faudra bien finir (ou commencer) un jour par rééquilibrer les richesses mondiales, produire et consommer mieux. Le gaspillage, la course à la production, la société du déchet et de l'éphémère, sont les impasses de la vie qui ne demande qu'à musarder, elle !

Les stupides rivalités d'états, de blocs, de partis, de personnes sclérosent l'avancée sociale. Chacun défend son coin de mouchoir pour extirper sa morve au lieu de s'attaquer au virus. Pire, chacun est prêt à refiler son mouchoir contaminé aux autres, charitalement. bâtement.

Mais attention, je ne suis ni contre les pays, ni contre les partis, ni contre les syndicats, au contraire même ! Car c'est là qu'est la vie, dans ces groupements où se rencontrent les gens, où naissent des idées et des rêves. Mais cela peut être dans la multiplicité et le respect de l'autre.

Cette famille-là aussi vit depuis les bancs du lycée puis de l'EN, puis de notre entrée dans la vie professionnelle. Famille d'une seule famille mais c'est déjà beaucoup... Lui m'a aidé à grandir, mûrir, à réfléchir... Un autre frère pour l'éternité.

XIV

Note dénominateur commun, du moins l'un des plus importants d'entre tous est le rire. En saccade ou en éclat, fou- ou sou-, il est notre rayonnement. Éclair dans la tourmente, chaleur dans la nuit, espoir dans le vide, clair ou forcé, spontané ou retenu, il s'élève, vainqueur dans des espaces insoupçonnés où nos cœurs s'échappent, après une longue absence ou un silence calme, ou un tumulte incroyable.

Je les pense et les vois rire. Et c'est si bien ainsi, de deviner au détour d'une de mes phrases un clin d'œil complice, un hommage retenu ou un sourire partagé. La confiance est si forte que le temps ni l'espace ne peuvent l'entamer.

Nous sommes si bien.

Autre famille restreinte chère à mon cœur. Nous savons que l'autre vit et sera présent le jour où nous voudrons nous voir... Comme le précédent.

XV

Au-delà de nos âges, de notre histoire, de nos vies si différentes, et chacune pourtant forte, je le crois, le même fond commun de lutte, de rage, de foi, de tendresse. En finirai-je un jour de l'écrire, ce bien commun à toutes mes familles ?

A l'heure de ma naissance, sur la terre d'Algérie, tu te battais contre ton gré pour sauver ta peau de cette inutile boucherie. Tu survivais tant bien que mal, pour dire ce soir que les maquis gagnent toujours, que c'est heureux, qu'il y a de l'espoir de ce fait. Pas de haine, que le regret de toutes ces jeunesse gaspillées, de ces traumatismes d'une génération vieillie trop tôt.

Mes familles sont sages, généreuses, optimistes. Mes familles se battent aux quatre coins de l'univers pour qu'éclate la vie par delà les oppressions. Elles avancent dans leur décor, faibles mais fortes, dominées mais supérieures. Guidées par l'homme, elles avancent vers l'humanité et je les suis, presque muet, le cœur en poupe contre toutes les injustices... J'écoute mes aînés parler, béat, admiratif, parfois interrogateur, stupéfié par ces vies que je ne vivrai pas, épater par l'autre. toujours avide d'un savoir, d'une expérience, de la vie.

Trace d'une soirée à trois couples, une dizaine d'années d'écart entre chaque et nous étions les plus jeunes. La seule passée ensemble. Cette famille-là était pleine de promesse, puis elle a disparu. Il reste ces quelques lignes, souvenir de Guy et Geneviève, de Serge et Marie-Noëlle... Que sont-ils devenus ?

XVI

J'écoute le poète et te regarde jouer avec l'application et le sérieux que réclame la découverte du monde. Tu t'agites, jettes une peluche, mords un livre, bouscules la souris, attrapes le pantin, le délaisses aussitôt, nous regardes et nous parles dans ta langue propre avant de reprendre tes activités.

J'écoute le poète et te regarde. Sans le savoir, n'ai-je jamais écrit pour quelqu'un d'autre que toi ? N'est-ce pas le sens d'une vie que je tente de cerner pour t'aider dans la tienne ? Oh, ma fille tant attendue, toi qui m'as fait silence quelques mois, le temps tout juste de me désaltérer d'un émerveillement sans fin, je me refais parole, mage, devin, sorcier, philosophe rien que pour ton sourire. Oh, ma fille, qu'es-tu sinon le reflet de tous les enfants du monde, et n'est-ce pas parler dans le vide que de ne pas s'adresser à vous, les hommes de demain, les anges de la paix et de la fraternité ?

J'écoute le poète et tu vas te coucher. Je te rejoins dans tes rêves pour suivre le poète sur le chemin sans fin de l'idéal. Puisses-tu en faire ta vie et celle des autres.

Ça y est, ma fille est née. Quel était le poète écouté ce soir-là ? Peut-être Aragon par Ferré ou Ferrat, peut-être Caussimon, qui sait... En tout cas, ma fille suit « le chemin sans fin de l'idéal » et de l'écriture !

XVII

Ce n'est pas une lettre que je t'écris. C'est un livre. Il se trouve que ce n'est ni un roman, ni un essai, ni un recueil de poésies, ni pour tout dire un livre que je voudrais classable. Mais retiens que, même si ma première famille, c'est toi, toutes celles qui suivent sont tiennes, on plutôt le seront si tu le désires, ce que je souhaite au plus profond de moi. Certaines sont antérieures à ta vie et à ces mots, d'autres postérieures. Qu'importe, le temps est notre domaine tout autant que l'espace et l'écriture n'est pas toujours linéaire. D'abord parce qu'on n'est jamais persuadé de ne pas bouleverser l'ordre de nos idées, mais aussi et surtout parce qu'il n'y a pas d'écriture sans lecture, correction, ajout, retrait, en un mot, reprise perpétuelle de l'ouvrage commencé.

Mais ce n'est pas un testament non plus que tu liras. D'ailleurs, tu ne découvriras rien dans ce livre que je n'aie déjà vécu près de toi. Tu iras simplement, le temps d'une lecture voyager dans mes pensées, te ressourcer qui sait, amorcer un voyage dans tes propres familles. Nul doute que je vais radoter, me repaître de mes grandes tentations, de mes envols favoris, de mes chevaux de bataille quotidiens. Et déjà, il paraît évident que chacune de ces pages n'arrivera pas à apaiser mes révoltes ni à tempérer mes élans, pas plus d'ailleurs qu'à les réactiver. Non. Je t'entraîne dans un vagabondage dont le propre est de n'avoir ni départ, ni retour, tout au plus un aboutissement, la tendresse qui enrobe déjà toutes les étapes, car il y en aura, de brèves et de longues, des par hasard et des désirées, des calmes et des tumultueuses, mais toute riches de ce même refrain : la tendresse.

Ce n'est pas suite de conseils que tu liras. Car si homme bon je sais être je l'espère, bon père serai-je et femme bonne seras-tu au sens le plus noble qu'il se puisse être. La vie, tu l'apprendras en la vivant, en regardant les autres la vivre aussi. Comme nous le faisons tous. Comme je le fais avec toi depuis ta naissance. Je te guette, te traque, découvre la vie en même temps que toi, me surprends à rire sans raison, je veux dire sans raison valable dans la logique du monde adulte. Je sens les larmes de joie monter simplement de te regarder. Je suis ivre de ta vie !

On comprend que tu sois devenue la première de mes familles, que je te place au sommet de la pyramide. Mais avec toi, ce sont tous tes potes que je chante, de la grande

Sandrine au tout petit Simon, en passant par Jean-Marie, Tanguy, Vincent, Benjamin, Antoine, Nicolas, Pauline, Camille, Lucile, Stéphanie, Anne-Lise, Thomas, Charlotte et tous les autres, tous ceux déjà arrivés et tous ceux à venir, vous les mômes, l'espoir, le monde de demain qu'il vous faudra apprendre à gérer, respecter et enrichir, protéger et partager. Vous êtes ma première ligne d'horizon et d'autres suivront pour reculer encore les limites de la tendresse.

Saurons nous faire de vous des hommes et des femmes ?

Êtes-vous en mesure de me donner la réponse ? En vous voyant vivre, j'ai bien une petite idée...

Nous vous avons sans doute aidés, mais vous avez surtout su vous faire ! Et nous aider et nous faire par la même occasion.

XVIII

L'amitié... appelons la ainsi, cette vieille complicité qui par delà le temps et les absences, les espaces et les retours nous unit infailliblement.

Je refais le voyage vers toi pour la ixième fois, dans mon imaginaire. et je me plais à croire qu'au milieu de tes joies et tes peines, tu as une pensée pour moi, pour un de mes sourires ou même une de mes colères. Que cette pensée, si elle t'effleure te soit agréable.

Ami... Amie... Tu es dix, vingt ou trente, et plus peut-être... Amie, tu es seule ce soir... C'est ton visage qui me hante et tous les mots ne sont que des leurres, toutes les images des baillons et les musiques des bandeaux... Je n'écrirai pas comme si je ne savais pas. La tricherie n'est pas notre lot, car entre nous, toujours, la franchise a régné. Alors j'écris en sachant... pour toi. Sans savoir dans le cas général. Laissons décanter. Je finirai pas être clair.

Savoir ou ne pas savoir... Tout est là. Être touché ou ne pas être touché ! On ne vit vraiment les grands problèmes de son siècle que quand on les prend en pleine gueule. Avant, on donne son avis même si on n'en a pas, même si on ne sait rien, pour faire le beau et l'intéressant.

J'écoute ta musique. Enfin, celle que tu m'as choisie, avec ta passion, et j'ai dans mon cœur, ton image de christ féminin, cette fameuse photo où ton regard flou me balance ton angoisse. J'ai dans les oreilles ton rire fulgurant qui renverse le doute, Les colères agressives et véhémentes de grands enfant d'un autre monde. J'écoute Guidoni et mon voyage dans notre tendresse n'en finit pas. Je te parle comme dans une lettre et pourtant ce n'en est pas une. Une lettre s'envoie... ces mots-là sont pour moi, pour toi et pour tous les autres. Je t'écrirais que je n'userais pas ces mots mais d'autres, à nous seuls, et qui raconteraient autre chose, non pas passé, bonheur et maladie, mais anecdotes et riens. Je dis tu, je pense a toi et pourtant, tout empli de toi, c'est à d'autres que je dis la maladie, car c'est d'elle qu'il s'agit ! La chienne errante, à peine moins garce que la Garce, mais pire parfois, lancinante, harcelante : la chienne galeuse t'a eue. Le syndrome qu'ils l'appellent. Le saint Drome et pourquoi pas le saint Ardèche ou Jura ? Avilissante cette hyène-là m'obsède depuis que je la sens en toi, depuis que j'essaye de concevoir le face à face interne de toi et toi, tendre sensible d'un côté, dure révoltée de l'autre... sublime dans tous tes excès.

J'espère ton regard conquérant pour étrangler le saint Machin, cette honte des dieux, cette erreur de la nature, cette faille de l'homme... N'attends nulle pitié de moi ! Je t'aime trop pour cette ignominie.

La maladie, et celle-là plus qu'une autre, irradie au-delà de l'atteint, les proches, les voisins, les copains... Elle frappe, massacre, assène au hasard plus qu'on veut bien nous le dire et l'effroi flashe nos inconscients le temps d'une douleur muette. Malgré cela, ton mal ne sera le nôtre que lorsqu'il nous aura pénétré... D'ici là, il t'appartient et notre affection ne peut sûrement pas être à la hauteur de tes angoisses. Toute notre tendresse peut-elle même t'aider et notre bonheur ne t'est-il pas insoutenable ?

J'aurais pu dire ce petit restau à Marseille, tous les deux oubliés par la troupe...
Cette réflexion en Corse : « Tu tiens vraiment pas le canon ! »... J'aurais pu dire ta colère face à mon premier jardin trop bien aligné, rangé, catégorisé...

Aujourd'hui, je pourrais aussi dire notre dernière rencontre, chez toi, arrêt minute sur la route des vacances. Plus de 20 ans après, tu étais là, pareille, malgré le Saint Machin qui te polluait la vie... Tu étais là, heureuse me semblait-il près du potier aujourd'hui disparu...

Je pourrais dire aussi l'envie de retourner te voir pour combler un de mes vides...
Pour mon simple plaisir...

XIX

La grande famille ! Le vaste sujet. Comment l'esquiver quand on en fait partie sans s'y sentir totalement à l'aise, canard boiteux dans la basse-cour tohu-bohutante.

L'Éducation Nationale, ça m'a pris à 3 ou 4 ans et ça ne m'a jamais quitté ou réciproquement. Sans regret autre que celui de trop de sérieux lorsque j'avais une dizaine d'année, dans ma campagne, non loin de la petite ville, trop isolé pour connaître les joies criardes des bandes de mouflets arpantant un quartier ou un village. Ça m'est venu plus tard, les bêtises manquées ne se rattrapent jamais.

Et puis, le bac en poche, l'École Normale m'a eu, sans vocation autre que le social, les études payées et la sécurité de l'emploi, héritage sensé de mes origines terriennes. J'avais trouvé une formule : « L'École Normale, c'est comme le mariage. Tant qu'on n'y est pas, on se demande comment y entrer et quand on y est, on se demande comment en sortir. » La première question a été vite réglée et la seconde ne se pose plus : J'y suis, j'y reste. Au bout de quelques années, la passion m'a pris. J'aime mon métier mais je n'aime pas mon employeur.

Imaginez un chef d'entreprise régnant sur des milliers de succursales dont il ne posséderait ni les locaux et les machines mais qui gérerait les personnels. Ineptie me direz-vous et vous aurez tort car ce chef d'entreprise est le ministre de l'Éducation Nationale. Les locaux et le matériel, ce sont d'autres chefs d'entreprises, les maires, les conseillers généraux ou régionaux qui les gèrent selon leurs moyens et leur intime conviction. Notons que tous ces chefs d'entreprises sont en contrat à durée déterminée et changent fréquemment. Autant dire qu'il n'y a pas deux succursales logées à la même enseigne.

Les vertus de la rentabilité ne s'appliquent pas à l'éducation. Dans vingt ans, nous saurons si nous avons fait du bon travail, et encore, tant d'autres facteurs intervenant dans la vie des citoyens de demain qu'il est bien difficile de savoir quels seront les faits majeurs dans leur évolution.

Alors, cette grande famille ne peut pas être vraiment la mienne. L'idée que je me fais de l'école est trop haute comparée à celle qui nous est proposée. Un lieu de formation qui

ignore l'image et l'informatique à la fin du vingtième siècle n'est pas un lieu de vie... Hors la mort fascine rarement l'enfance. Elle l'effraye plutôt, la décourage, la désarme.

Écrivant ces lignes, je ne me veux pas polémiste ou politique, mais constructif, et si possible persuasif ! Le monde a changé, l'environnement visuel et sonore des mômes s'est métamorphosé et l'Éducation Nationale continue de faire annoncer des pages de lecture sur des livres sinistres et souvent vieillots par manque de crédits. Tout le monde le sait mais feint de croire que l'école est un lieu hors des temps et des modes, une sorte de sanctuaire sacré ! Les réformes sont considérées comme des jeux politiques, et la masse, de toute son inertie freine pour rester fidèle la troisième république, oubliant que celle-ci reposait largement sur ses hussards noirs : c'était peut-être trop, mais fallait-il tomber dans l'excès inverse ?

Je ne réclame rien pour moi, mais je demande pour les mômes de notre pays, les moyens de travailler intelligemment. Le sujet est vaste, englobant une vraie réforme des rythmes scolaires reposant sur autre chose que l'intérêt économique du tourisme saisonnier, une refonte intelligente des programmes tenant compte de la société mais aussi du développement psycho-moteur de l'enfant, une mise en place de structures spécialisées compétentes et aussi le développement de nouveaux moyens d'apprentissages accessibles à l'ensemble de la population. Le programme est immense mais comment échapper à cet enjeu qui n'est rien moins que celui de la vie des générations qui nous succéderons ?

Et puis, surtout, cessons de faire de l'égalitarisme bon-enfant. Nous ne sommes pas égaux, sauf en droit, mais nous apprendrons à le devenir plus en reconnaissant à tous le droit de s'épanouir dans son champ de compétence privilégié. Le combat pour la reconnaissance de chacun à sa juste valeur est une succession de batailles qui prendront des décennies, mais mettre toute la population dans un même sac, c'est l'étouffer et la faire s'affronter plutôt que l'épanouir et la rapprocher.

La tolérance, l'effort, la curiosité et la compétence devraient être les maîtres mots de l'éducation et nous devons tous devenir ses ambassadeurs. Je suis de cette famille-là plus que de celle de l'Éducation Nationale.

J'ai tellement écrit sur le sujet : le lecteur se reportera à [Petite mort ou renaissance](#) ou encore à [Lettre à Madame la Ministre de l'Éducation Nationale](#).

XX

L'homme n'est qu'humain. « Belle évidence » me dira-t-on mais ceux qui le diront seront les premiers concernés. Humain, quand on le dit comme ça pour désigner un tel ou un autre, c'est sympathique, un peu bon enfant, compréhensif voire humaniste. Parfois, dans un autre sens pourtant, c'est un peu médiocre que cela signifie. Humain, avec ses faiblesses, sa mauvaise foi et pire encore toutes ces bonnes raisons que chacun imagine pour justifier ses actes les moins honorables, mais qui, de fait, cachent la vraie raison, la seule valable, souvent inconsciente, qui est de ne pas avoir le courage d'aller extirper au fond de ses entrailles, ou pire encore, qu'on s'est avoué mais qu'on refuse d'énoncer à haute voix pour soi, et à plus forte raison aux autres. Nous ne reconnaissions bien souvent une pensée, officiellement, que lorsqu'on la dite. Et ce n'est pas simple. Non, c'est humain ! Chacun peut vivre sa facilité, moi le premier. (Que nul ne se fâche, je reconnais à tous le droit de ne pas se sentir concerné, ne voulant pas généraliser malgré la formulation abrupte que je viens de faire.) C'est humain, nul n'est parfait. Et nous en abusons, car nous avons enfin un prétexte valable pour tolérer nos lâchetés ou notre manque de rigueur.

Alors, du mieux que nous pouvons, nous appliquons nos croyances politiques ou religieuses, (sont-elles si différentes quand il s'agit de la vie quotidienne ?), nous amalgamons nos rêves et la réalité, nous appuyant sur les unes ou sur les autres, selon l'argumentation en cours et nos échanges finissent parfois par être inutiles, certains exprimant leurs rêves, d'autre leurs réalités, et d'autres encore usant et abusant de la provocation pour pimenter un débat qui n'en est déjà plus un. Et je m'avoue pouvoir jouer les trois rôles suivant le stade de la discussion, bêtement, plutôt que de me taire et de constater que je ne sais plus toujours où j'en suis de mes rapports avec les autres, mon métier et la société.

Humain, tout simplement !

XXI

Chaque jour, remettre le mot sur le papier. S'obstiner, s'entêter, sans s'occuper d'un début, d'une suite ni d'une fin, et parfois relire pour chercher le plaisir. En cas d'échec, recommencer, persister jusqu'à sentir le mot juste dans la paume de sa main, le port de son cœur, la digue du sentiment.

Et que nul, jamais, renie les siècles passés, les cultures ancestrales, les tâtonnements malhabiles des artistes, l'accouchement dououreux parfois de la beauté. Et que nul sous couvert d'art se risque à la vulgarité, l'ineptie, le non sens. Laissez-moi cette intolérance-là !

L'art ne peut être une mode : celle-ci n'est que feu de paille, vite éteint, à court de combustible à trop vouloir d'air ! Mon idée de l'art est celle d'une création sincère, d'une élévation de soi-même par la beauté. Parfois, la beauté passe aussi par une certaine noirceur, celle-là même qui au plus profond de nous, nous empêche de vivre bien. L'art doit être généreux. Quand il devient commerce, il y a danger, non de prostitution mais de fadeur. Celui qui ne crée que pour se remplir le ventre n'est pas un artiste mais un manufacturier. Et pour continuer, je dirais que l'homme crée mieux les couilles pleines que le ventre vide, car, somme toute, le sentiment et le désespoir sont en elles, quand lui n'abrite que le matériel et la souffrance (ce qui est déjà beaucoup, je dois bien l'admettre).

La création est une exaltation. L'œuvre achevée, il est possible de se retrouver sur son petit nuage, heureux tout simplement de ce qu'on vient de faire, ou alors, complètement désespéré de tant de médiocrité...

XXII

Mes familles, déjà tous l'ont compris, j'en ai diverses collections. Celles qui m'accueillent sous leur toit et où la table et le couchage me sont offerts par avance... Celles des idées qui trottent dans ma tête et qu'on nomme parfois idéal, liberté ou utopie... Celles enfin, à la fois personnes et idées, composées de gens que j'entends à la radio, que je vois à la télé, que je lis dans les journaux ou dans leurs livres, dont j'entends la musique ou les chansons. Ceux-là, que je ne rencontrerai sûrement jamais et dont j'ai la faiblesse de croire que nous pourrions être copains, ou amis.

Ainsi de Richard Bohringer. Ça a dû commencer un soir dans une émission de cinéma sur la télé suisse romande. Il était là, tout simple, un peu gêné d'être à la place de la vedette sur l'écran où sévissait un fin grésil blanc dû à la vétusté de l'appareil. Je ne sais plus ce qu'il a dit. Il m'a plu. Comme ça, d'un bloc. Alors, depuis, on se croise sans qu'il le sache. C'est en film le plus souvent. A quoi bon les citer, le principal étant les quelques larmes que je verse parfois. C'est une qualité que j'attribue à l'acteur, alors que l'auteur du scénario ou le metteur en scène en sont tout autant responsable. Mais en moi, c'est l'acteur qui est source d'émotion ? Pas tous bien sûr !

Bohringer, je le retrouve aussi le soir quand je lis son bouquin. C'est beau une ville la nuit¹. C'est sûr, même si on n'a pas arpentré les mêmes ville ni foulé la même merde, je sais bien qu'il y a là tout ce que j'aime : d'abord, l'écriture forte, criante de vérité, belle parfois comme un désespoir de Céline ; ensuite les autres, humains, tels qu'en nous-mêmes, petits ou grands, noirs par moments, bourrés de rêves surtout ; et aussi, sa gosse, sa blonde.... Et puis, cette vie trouble et angoissée, ce côté folie brute que seule la tendresse peut apaiser. Je n'ai pas connu la drogue et que très peu l'alcool. J'avais la vitesse. Heureusement dans une voiture peu puissante et une région montagneuse, j'en fus quitte pour quelques peurs, justes suffisantes pour savoir combien je tenais à la vie.

Et puis, il y a cette fabuleuse introduction au bouquin de Santi². Cette force d'amitié de cet amour de l'écriture ne peuvent que me toucher. Aurai-je un jour cette puissance d'évocation, ce style cinglant, rude, abrupt et soudain, comme si l'homme oubliait d'être tendu une seconde, une faille, une douceur, un câlin en quelque sorte. L'écorce ainsi parfois se fendille pour laisser couler la sève à vif. C'est là le point commun entre l'écrivain et l'acteur

Il y eut aussi cette rencontre au théâtre. Lui sur scène, moi dans la salle. La pièce ne m'emballa pas, lui si ! C'est vrai, j'ai senti la folie quelque part, dans un regard ou un éclat de voix. Un geste ou une intention. Était-ce l'homme ou l'acteur ? Qui le saura jamais ? J'aime cette folie créatrice qui gonfle les veines et le cœur, l'intelligence et la sensibilité. J'aime que la création se manifeste dans des domaines multiples.

Chapeau bas et merci, monsieur Richard...

Il y a des personnes qui m'inspirent tout à la fois respect et admiration pour ce qu'ils donnent l'impression d'être. Tout à la fois d'un bloc, entiers, sincères, avec des convictions et en même temps, avec une fêlure qui ouvre la porte aux émotions, à la sensibilité. Ce sont ces acteurs qui ne donnent jamais l'impression de jouer, ces écrivains qui ne périront pas, ces chanteurs qui chantent la vie de tous les jours sans en faire des caisses.

Tous ceux extraordinaires par le fait qu'ils font de belles choses tout en nous donnant l'impression d'être comme nous, en toutes circonstances. Ils sont à notre portée tout en étant d'un autre monde et nous font miroiter à chaque occasion la possibilité, à défaut d'une amitié, au moins d'une franche camaraderie.

C'est peut-être cela le talent.

² Le petit bonhomme en noir – Jacques Santi – Edition Denoël - 1988

XXIII

Les tulipes se sont fermées, comme pour mieux se replier sur elles-mêmes et méditer leur journée à la nuit tombée. Comme elles, je laisse mon esprit vagabonder loin de l'activité du plein soleil quand les vivants, dont moi, s'agitent. C'est l'instant délicieux où il me semble enfin être moi-même. Pourtant la vie est là, plus profonde certainement, plus riche sans doute.

Depuis mon retour à la terre (hé, prétentieux, tu n'as qu'un bout de jardin!), je me suis aperçu qu'elle devait m'attendre comme je l'espérais peut-être sans le savoir vraiment. Mon enfance près du potager familial m'a mené à mon propre jardin. Qu'importe si j'ai pris quelques distances avec mes terres ancestrales... La terre est la terre, même plus collante ou plus légère, plus fertile ou plus pauvre... La terre, c'est avant tout le geste qui nous unit à elle, c'est notre sueur qui l'irrigue, c'est la graine que l'on sème. On n'échappe pas vraiment à son enfance. Elle nous fait ce que nous sommes.

J'ai retrouvé le calme et un peu de sagesse peut-être. J'ai retrouvé le pied d'une montagne et chaque jour, je peux voir des forêts de hêtres et de résineux... Je sens mon Jura et je sais que je n'aurais jamais pu vraiment le quitter ou seulement pour une autre montagne. Même si Matthieu Riccard a dit que « La France, ce n'est pas grand chose. L'Europe, ça commence à être. Mais la vérité, c'est le monde ! », je me sens quand-même d'une région, d'une terre, d'un coin d'Ain Jura, celui de la montagne, des hivers enneigés, des peigneurs de chanvre, des tourneurs de buis, de tailleurs de pierres fines, des forestiers émérites, des fabricants de pipes...

Il m'est concevable qu'on quitte sa région si ailleurs la vie est plus facile, mais quand-même, ceux qui n'ont plus de racines sont infirmes sûrement...

Cet espoir de sagesse que j'ai si souvent écrit en croyant l'avoir atteint, l'atteindrai-je jamais ?

J'ai retrouvé dans la même pochette le texte suivant, le seul à avoir un titre, mais déjà classé dans mes familles. La similitude avec le début m'incite à l'insérer à cet endroit.

LA TERRE

Cet automne-là fut si sec que les feuilles du maïs séchèrent sur pied. Le soleil écrasait la nature et nous pouvions prédire que les arbres ne resteraient pas rouges longtemps. La terre se craquelait : nous arrosions ! Nous arrosions d'autant plus que que c'étaient nos premiers semis. Nous guettions notre jardin, fiers par avance, et pourtant inquiets, pour la première fois, de trop de soleil. L'hiver serait froid, avait-on prédit, mais on prédit tant de choses, et d'abord, l'hiver n'est-il pas fait pour être froid ? Quand la mâche a levé, serrée, trop bien sûr, nous nous sommes redressés : allons donc, la terre, même sèche, coulait encore dans notre sang. Après tant de générations, eût-il pu en être autrement ?

XXIV

Les tulipes se sont fermées, comme pour mieux se replier sur elles-mêmes et méditer leur journée à la nuit tombée. Comme elles, je laisse mon esprit vagabonder loin de l'activité du plein soleil quand les vivants, dont moi, s'agitent. C'est l'instant délicieux où il me semble enfin être moi-même. Pourtant la vie est là, plus profonde certainement, plus riche sans doute.

Quelques chansons françaises m'accompagnent dans mon vagabondage.

Chansons françaises... Il conviendrait plutôt de parler de chansons d'expression française. Que nul ne s'offense si j'en oublie, mais je vais donner quelques exemples montrant que notre langue est portée bien haut par des gens d'origine étrangère. Bien sûr, il y a les chanteurs originaires de pays francophone. Prenons nos voisins belges et le premier d'entre eux, le grand Jacques Brel, mais aussi Julos Beaucarne. Continuons par nos autres voisins, les suisses comme Michel Bulher et poursuivons avec l'armada des auteurs interprètes québécois : Félix Leclerc, Gilles, Vigneault, Jean-Pierre Ferland, l'immense Claude Léveillée, Yvon Deschamps, Fabienne Thibault, Ginette Réno... Ferré nous arriva de Monaco, Escudéro d'Espagne, Tachan et Aznavour d'Arménie, Greame Allwright de Nouvelle-Zélande, Steve Waring et Joe Dassin des Etats-Unis, Dick annegarn des Pays-Bas, Frédéric Mey d'Allemagne, Régianni et Pagani d'Italie, pays d'origine de la famille de Dalida qui était née en Egypte, de même que Claude François. Adamo était quant à lui italo-belge et Mike Brandt israélien. J'en arrive parfois à me demander s'il ne faut pas être exilé ou émigré pour avoir le souffle nécessaire à la chanson.

Faut-il donc venir d'ailleurs pour être entendu en France ? Bien sûr que non ! Trenet, Brassens, Montand, Ferrat, Higelin, Le Forestier, Nougaro, Duteil, Perret, Lavilliers, Renaud ou Anne Sylvestre sont là pour démontrer le contraire comme d'autres moins connus que je porte en mon cœur : Benin (oh, pardon, lui est d'origine marocaine), Meilland, Magny, Le Bihan, Chelon, Guidoni...

Mon propos n'est pas d'opposer ces membres d'une même grande famille mais de me demander pourquoi tant de niaiseries inondent nos radios quand tant de belles chansons restent dans l'ombre ? Pourquoi cette invasion de tubes anglo-saxons alors que le français

moyen est réputé pour sa faiblesse dans le domaine des langues étrangères ? Je me pose la question de savoir si c'est uniquement une question de moyens financiers.

En tout cas, la chanson est une de mes familles les plus importantes. Une journée sans chanter, sans fredonner un refrain, sans siffloter un air n'est pas une vraie journée de vie. Et quand je dis chanson, je pourrais dire musique car j'aime les musiques du monde, des morceaux classiques, le jazz... J'ai le regret de n'être pas musicien, de ne jamais m'être donné les moyens d'apprendre le solfège (Ah, ma paresse, comme je te hais par moments !)

Pour les belges, j'ajouterai aujourd'hui Arno et Maurane ; du côté canadien Paule-Andrée Cassidy, Pauline Julien, Linda Lemay ; du côté américain Mort Shuman et beaucoup de français comme Rémo Gary, Yves Jamait, Alain Lesprest, Christian Paccoud, William Sheller, Agnes Bhil, Michelle Bernard, Valérie Mischler, Barbara, Nicole Croisille, Mannick, Cali, Bernard Joyet, Benabar et tant d'autres... Allez, encore une petite liste : Cyril Mokaiesh, Mano Solo, la Rue Ketanou, les ogres de Barback, Thomas Fersen, Yann Tiersen, Karpatt, François Morel... Et tous les autres qui nous font rêver...

Quant au regret de n'avoir pas le don de la musique, il demeurera éternel, comme celui de ne pas vraiment parler au moins une langue étrangère...

XXV

Étrange, qu'elle est étrange cette vie qui nous jette dans la foule, nous bouscule, nous houssille, nous isole parfois, puis, provoque une rencontre. LA rencontre. De force, elle nous projette dans la vie d'un inconnu qui envahit la nôtre sans plus le vouloir. Plus ou moins réceptif, timide et résistant, nous nous laissons donc plus ou moins faire.

Il faut se retrouver une semaine, une seule, cloîtrés dans une chambre d'hôpital, à deux, en relativement bonne forme, pour s'en rendre compte. L'inquiétude du départ, la réserve discrète, la retenue de bon aloi, qui se craquellent peu à peu. Le voussoiement que nous sentons bien ridicule et qui cède soudainement au tutoiement naturel.

Au delà des souvenirs racontés, de notre opération disséquée, des pensées formulées, il me reste ce soir tout le non-dit, l'informulé deviné, pressenti et pourtant tout aussi évident que toutes les évidences premières. Car il y a les gestes, les regards, les intonations, fins liserés donnant tout son relief et sa saveur à la communication.

La semaine achevée, nous savons que nous avons un père, ou un frère ou un fils en plus, que les premiers jours n'ont été qu'une patiente observation de l'autre pour le faire sien définitivement et l'adopter pleinement.

Et il n'est même pas question de savoir s'il a modifié notre vie, car maintenant, il est dans notre vie, il est un mot, un regard, un silence, une référence. Peu importe de ne plus jamais le revoir. Il est un peu de nous et nous lui sommes redevables, comme à toute connaissance nouvellement intégrée de nous avoir transformé.

Une nouvelle famille est comme un nouvel apprentissage : elle ne s'ajoute pas aux autres : elle les transforme toutes.

Une fois encore, le miracle de la rencontre a eu lieu. Je n'en finirai pas d'aimer ceux que la vie, plus fascinante encore qu'étrange, met sur mon chemin. Surtout s'il s'agit d'une image de tolérance, aiguisée dans la pureté des montagnes, forgée dans les voyages et éprouvée par une vie collective toujours renouvelée.

Et que ces lignes prouvent à ceux qui les craignent que les hôpitaux offrent parfois de grandes joies. A ce sujet, je m'en voudrais d'oublier les personnels médicaux car au-delà

des malades, ce sont eux qui font l'hôpital. Les personnels de services, les infirmiers (infirmières), les kinés, les internes, les médecins... Eux qui se laissent parfois aller à une confidence ou à une plaisanterie, eux dont le front se ride lorsque vous souffrez, eux qui vous mènent à la guérison, en doutant parfois. Je les admire de les voir, jour après jour, avec une constance étonnante, répéter tant de fois les gestes qui nous apaisent, sans toujours être bien compris ni aidés. Je les admire de savoir être si professionnels en gardant toute l'humanité au fond de leur regard. (Allez, il y a sûrement quelques revêches ou incompétents, mais c'est le lot de toute communauté!)

Je parle d'expérience. J'ai à mon actif (ou à mon passif, je ne sais) un certain nombre de séjours à l'hôpital. Et à chacun d'eux reste gravé l'image d'un voisin de chambre ou d'un soignant.

En ces jours de confinement, où chacun se doit de louer les personnels soignants, j'ajouterai quelques petits souvenirs de mes séjours à l'hôpital.

A 10 ans, opération de l'appendicite dans un hôpital à l'ancienne avec chambres à huit lits, parties de hockey avec un palet bricolé (boîte d'allumettes remplis de pièces et de papier pour la Lester) et les bâquilles de Gérard... Séjour un peu allongé car la fièvre ne retombait pas... d'une manière totalement inexplicable !

Plus tard, pour ma première opération de l'épaule, j'arrive à l'hôpital de Saint-Julien avec comme livre de chevet « Changer la mort » de Léon Schwartzenberg. Pour me dérider, une infirmière me prête « La nuit du renard » et me fait connaître Higgins-Clarck. Je le lui rendrai (lu bien sûr) lors de la visite de contrôle quelques temps plus tard.

Un réveillon de Noël après une luxation, dans une chambre à deux. Lui a une jambe immobilisée et moi un bras. Un copain lui a apporté une bouteille de champagne. On se partage les tâches : je vais chercher la bouteille et lui l'ouvre (utilisation des compétences !) Sauf que la bouteille est trop chaude et à l'ouverture, la boisson s'échappe et il y en a partout dans la chambre. Fou-rire garanti puis essuyage avec les moyens du bord.

Cinq ans plus tard nouvelle opération d'une épaule. Je suis en chambre seul, avec ma musique, mes livres et la télé gratuite car l'appareil à pièce qui la débloque ne fonctionne

pas. Résultat, l'infirmière veilleuse de nuit, quand elle a un moment, de libre, vient jeter un coup d'œil aux émission. On en profite pour discuter. Et le jour, un infirmier férus de lecture passe souvent échanger quelques idées.

Encore cinq ans plus tard, c'est la rencontre de Michel que je racontais à l'époque. C'est le professeur Walsh qui nous opère : efficace et pressé mais qui prend le temps d'être humain.

Entre temps, ma fille est née. J'ai dû parler quelque part de l'accouchement, de l'arrivée du docteur Frobert dans la pièce. En quelques secondes, tout changea. Il prit les choses en main et toute l'équipe soudée derrière lui, ce fut un moment de joie intense. Depuis, c'est toujours un immense plaisir de le rencontrer, d'échanger quelques mots.

Il y eut aussi cette fois où la jeune stagiaire infirmière n'arrivait pas à trouver la veine pour m'anesthésier. La pauvrette qui suait, piquait, s'excusait, repiquait, suait encore plus, repiquait encore... Au bout du compte un de ces collègues arriva et la releva de sa mission. Je ne fus pas arrêté par la gendarmerie les jours qui suivirent sinon j'aurais été arrêté pour suspicion de toxicomane !!!

Pour conclure ces quelques anecdotes, la plus belle et la seule vraiment solitaire. Une fois encore, remise en place d'une épaule après luxation, une anesthésie générale de quelques secondes sans doute, et au réveil, ma seule expérience des paradis artificiels, grandioses comme les paysages luxuriants que je traversais, franchissant des hautes portes donnant sur de nouveaux jardins extraordinaires. Quelle expérience magnifique qui m'aurait presque converti, mais bon, il semble qu'il y ait bien d'autres inconvénients.

XXVI

La misère, non celle de l'argent, mais celle de l'exil, du sous-développement, du manque de culture, cette misère que nous côtoyons chaque jour sans même bien la cerner ni la discerner, sans même la soupçonner souvent, il nous faut bien pourtant la rencontrer un jour, la fixer droit dans les yeux et le cœur pour se rendre compte de la chance que nous avons.

Je peux dire nous, car si ces lignes sont lues un jour par quelqu'un, celui qui les découvrira sera quasi obligatoirement de mon côté de la barrière. Loin de moi l'idée d'apitoyer mes éventuels lecteurs sur la misérable condition de ceux qui ne sauront jamais lire, entre autres le français, ou qui ne seront pas en mesure de comprendre ce qu'ils ont lu.

Les immigrés ne sont pas les seuls concernés. Des enfants français sont aussi concernés. En cause une télévision manquant peut-être d'ambition, mais aussi les radios, la presse, les familles et aussi, nous, les enseignants qui n'avons peut-être plus le feu sacré et surtout qui ne savons plus comment captiver des gosses à qui tout est dû, même l'école, et qui manquent d'exigence envers eux-mêmes et n'éprouvent pas la soif de savoir. Les livres ne sont plus tout puissants. Des milliers d'ouvrages paraissent chaque année. Les analphabètes et bientôt les acéphales et les comateux écriront par nègre interposé et l'on achète déjà le biographie d'un tennismen ou d'un chanteur d'une vingtaine d'année dont l'authentique fait de gloire est d'avoir oublié d'apprendre. Les succès sont rapides, les gloires éphémères et font rêver la jeunesse à qui tout paraît facile.

Et moi, stupidement, j'essaie de dire par ces lignes qu'il faut combattre cette misère-là par l'intégration et l'éducation. Aujourd'hui, j'ai vu une femme d'origine marocaine se contraindre à disputer son fils, pour qu'il apprenne à l'école, en un français qu'elle maîtrise si mal que s'il n'avait été surpris, le petit en aurait ri à moins qu'il n'en ait eu honte. Et c'est peut-être le secret de son échec et de son mal être. Quelle autorité a-ton quand on est inférieur, quand les mots manquent ou se bloquent dans la gorge, se mélangeant par moment à ceux de la langue maternelle, la seule importante pourtant ? Quel pouvoir a-t-on quand on est femme musulmane, perdue dans notre pays, illétrée et soumise ? Et lui, l'enfant, quel regard jette-t-il sur sa mère, sur les autres, sur moi ? Car l'essentiel est là : mon désarroi, ma

presque honte d'être français, un peu cultivé, bien propre dans mon bonheur tranquille quand lui ouvre ses yeux apeurés sur un monde d'injustice qui éclate en lui en des colères fulgurantes. Ces colères qu'il me faut calmer, que je comprends si bien mais que je ne sais comment apaiser. Et si je prends cet exemple d'un enfant issu de l'immigration, je sais pertinemment que le même problème peut se poser avec un enfant issu de français de souche. Enfin une partie, curieusement parfois celle qui accable le plus les étrangers, leur reprochant tous les maux dont ils souffrent, alors qu'ils sont de la même classe délaissée. Il faut croire que la misère pas plus que le malheur ne rapproche pas toujours ceux qui en souffrent.

J'en ai tant vu de ces gamins en échec, de ces parents déboussolés, de ces collègues désarmés comme moi ce jour-là. Comment ne pas se sentir coupable quand on ne réussit pas ce pour quoi on est payé ?

Le même qui montre très fier les opérations que sa mère lui a corrigé la veille et qui sont toutes fausses, pouvais-je ou devais-je les lui corriger ? Je n'ai pas pu ! Ces gamins qui pleuraient tous les soirs sur leurs petits devoirs d'écolier et les parents qui tous les soirs se mettaient en colère, pouvais-je ou devais-je les encourager à continuer ainsi ? Je ne pouvais pas. Alors, je leur proposais d'aller jouer au ballon, de faire un tour de vélo (s'il y en avait à la maison) ou n'importe quoi d'autre plutôt que ces déchirements. Et pourtant la petite lecture du soir était primordiale, mais si la dette de ce moment est plus lourde que le bénéfice, à quoi bon s'obstiner. (J'ai dit petite lecture du soir car je pense que, et à tous les niveaux du primaire et particulièrement au CP, les grandes pages de lecture convenant si bien au bon élève, apeurent et découragent celui qui est en difficulté. J'ai la conviction qu'il faut proposer une tâche accessible à tous. Les doués liront plus car ils ont déjà la boussole, à coup presque sûr. (Et s'ils ne l'ont pas, ils sauront se servir de l'outil lecture le jour où ils en auront besoin !) Mais pour les autres, quel bénéfice que de réussir une tâche, quelle valorisation et quelle motivation pour continuer !

Deuxième partie³

L'âge mûr

I

A42 – A46 – N88

Un itinéraire. Autoroutes et route nationale. Oui, un itinéraire dans mes familles : Tant de souvenirs y sont attachés.

C'est l'autre jour, en la parcourant une nouvelle fois, que m'est venue l'idée de partager avec vous quelques moments de ma vie, que peut-être vous reconnaîtrez au détour d'une ligne, pas toujours droite (c'est souvent le cas pour une route).

Donc aller à Lyon, c'est banal désormais, même si ce n'était pas le cas lorsque j'étais même. Je ne ferai pas de halte en la capitale des Gaules cette fois, mais peut-être y reviendrai-je un jour, car cette ville, je l'aime pour ce qu'elle est mais aussi pour tout ce que j'y ai vécu. Donc maintenant, une fois le périphérique passé, direction le sud, mais pas le grand, chaud, touristique et peuplé. Non, arrivé à Givors, je tourne à droite, direction Saint-Étienne. Et c'est à ce moment-là que des bouffées de souvenirs m'envahissent. Pas de nostalgie ou de regrets. Non. Du bonheur : ce qui a été fut intense et inoubliable. Et c'est peut-être la peur de mon cerveau se ramollissant qui me pousse à en conter quelques bribes.

A la sortie de Givors, sur la droite, une route s'élève dans les coteaux pour atteindre le village de Saint-Andéol-le-Château. Ce lundi de Pentecôte 2002, le 20 mai pour être précis, l'équipe des poussins de l'entente sportive de St-Jean-le-Vieux arrivent dans ce village pour un tournoi de fin d'année. Ce sont les derniers matchs de la saison qui vont se dérouler sur ces terrains que nous découvrons. Durant les 8 mois précédents, l'équipe s'est soudée autour d'Alain et moi-même. Lui, joueur, entraîneur et dirigeant expérimenté possède le basket sur le bout des ongles et moi, je découvre ce sport, mais j'ai suffisamment pratiqué de sports collectifs pour me sentir capable de m'investir dans l'encadrement d'une équipe de jeunes dont fait partie mon fils. Ce jour-là, nous faisons un peu exotiques au milieu des équipes du Rhône et de la Loire, terres de basket bien plus que nos pays de L'Ain. Pourtant, nous allons créer la surprise et gagner la finale face à l'équipe locale. La joie des mômes vainqueurs quasiment au buzzer, et celle des entraîneurs aussi, était immense. Au-delà de la petite coupe à ranger au retour dans le local du club, il y avait la journée passée ensemble, le repas tiré des glacières et complété par les frites locales... Il y avait la solidarité, vertu

sportive entre toutes... Il y avait la naissance d'une équipe qui allait vivre quelques années et si elle ne parvint pas à éclore en région au niveau des équipes de jeunes, elle s'imposa régulièrement dans les championnats départementaux. 20 ans après, il reste de belles amitiés, la joie des victoires, le film des défaites qu'on se repasse parfois et à titre personnel, la famille du basket que je continue de fréquenter grâce à mon fils. J'aime toujours vibrer avec l'équipe et je ne passe jamais à Givors, sans penser à Saint-Andéol-le-Château et au lundi de Pentecôte 2002.

Mais retrouvons désormais la 4 voies. Régulièrement, on aperçoit le Gier qui coule paisible. Enfin généralement. Car il peut aussi se mettre en colère, gonfler, impétueux, et tout emporter sur son passage, y compris cette route qu'y m'est chère. Ainsi, je me souviens de ce vendredi de décembre 2003. La classe finie, nous prenons la route avec ma fille qui va retrouver sa copine Sandie à Montverdun, près de Boën-sur-Lignon. Je dois juste faire l'aller retour. Mais, sur le contournement est, quelques kilomètres avant Givors, un bouchon nous arrête. Les vacances de Noël commencent ce soir-là et je me dis que les gens ne perdent pas de temps pour partir vers le sud. Bah, le Rhône traversé, j'ai bon espoir de voir la circulation retrouver un débit normal. Nous allons bientôt déchanter : la traversée de Givors et les kilomètres suivants sont un enfer. En fait, début décembre, le Gier en colère à emporter une partie de la route. La circulation depuis, je l'ignorais alors, est alternée et c'est ce qui provoque cet important bouchon. Nous arriverons à Monverdun bien plus tard que prévu. Bernard et Monique nous accueillent avec le sourire. Je veux repartir tout de suite, mais ils insistent pour que je dîne avec eux : « Comme ça, le bouchon sera résorbé et tu rentreras bien plus vite ! ». Et en parlant de bouchon, c'est une cuvée ASSE que nous buvons ce soir-là. Les fois où nous nous étions déjà rencontrés alors se compte sur les doigts d'une main, mais la générosité et le sens du partage font partie de cette famille. La soirée passe vite et c'est le cœur léger que je reprends la route. Retour à la maison vers 2h00 du matin. Quelques années plus tard, nous referons le trajet en famille pour la cérémonie funéraire de Bernard. Moment d'émotion dans la salle des fêtes (sale défaite) avec une cérémonie civile forte et toujours généreuse, avec les chants des amis, les hommages chaleureux à un homme qui l'était et que j'aurais bien aimé mieux connaître. Monique aussi nous a quitté et s'il y a un ailleurs, je sais qu'ils se sont retrouvés et qu'ils visitent de nouvelles contrées.

Mais revenons à Rives-de-Gier, sortie 12, direction Génilac, commune de la Loire,

pour une soirée unique avec la femme de « Chronique d'un mars différent » (pas encore publié sur ce site, mais ça viendra sûrement). Amour, bel amour d'une saison au paradis, à jamais dans mon cœur et ton village en ac, à la simple vue de son nom, sortie 12, me ramène à ce soir de 1982 pour ce repas chez toi, puis ce retour à Lyon, dans la nuit, à chanter dans la voiture, heureux, fou un peu, sans savoir alors ce que serait le futur, vivant l'instant présent comme l'éternité, épris d'absolu comme jamais sans doute, et, écorché vif comme à l'adolescence que j'ai eu tant de mal à quitter. Un peu paumé en fait, martelant de grandes certitudes pour mieux caché mon désarroi, égaré dans la vie, croyant savoir alors que j'étais ignorant, croyant que je pouvais tout découvrir par moi-même. Oh, bel amour, tu m'as entrouvert la porte vers les autres et surtout vers la confiance. Mais mesure-t-on jamais ce que l'on doit à l'autre, à chaque autre, qui nous a donné de lui, un regard, un mot, un sourire, une caresse ? Est-il nécessaire de le mesurer ou faut-il simplement être prêt à accueillir et accepter chaque regard, chaque mot, chaque sourire, chaque caresse pour que naisse au fond de nous, la lumière, les livres, la chaleur et la tendresse ? Je te souhaite de continuer d'être heureuse. Merci à toi, à ce que tu fus, à ce que tu demeures pour moi.

A Lorette, je pense à Jean-Pierre et Pascale qui y ont vécu leurs premières années. Je pense au père de Jean-Pierre, qui avait quitté cette vallée pour aller installer son élevage laitier près de Roanne, en pleine région d'élevage pour la viande. Personnage attachant avec qui j'avais plaisir à discuter. Et je pense aussi à certaines personnes de la Loire que j'ai croisées, parfois éphémèrement, mais qui ont laissé des traces dans ma vie, même si leurs prénoms ont disparu de ma mémoire. Celles des stages de moniteur ou de directeur de centre de vacances entre autres : moments intenses de rêves et de partage. A chacun de ces stages, curieusement, je me rapprochais des gens de la Loire. Plus tard, au centre de formation CAEI (spécialisation d'instituteur alors) de Lyon, je serai aussi spontanément proche des nanas de la Loire : Yvette, Jacqueline, Nicole et bien sûr Blandine et son village en ac... Et si j'intronise cette route dans mes familles, c'est aussi surtout pour ses riverains. C'est l'humain qui donne de l'âme à un paysage, l'humain qui y vit ou l'humain avec qui on le découvre : l'humain avec qui on le partage !

Et enfin, Saint-Étienne. « On n'est pas d'un pays mais on est d'une ville où la rue artérielle limite les décors... » La cité où poussa Lavilliers, « cette fleur de grisou à tige de métal ». Le chanteur aux belles mélodies puisées aux quatre coins du monde, aux paroles qui

me touchent aussi : l'ai-je déjà dit ? Une chanson, c'est une osmose entre le texte et la musique, l'auteur et le compositeur et l'interprète lui apporte ce supplément d'âme qui sublime le tout.

Saint-Étienne, c'est d'abord l'ASSE, le club de mon cœur, ce fanion vert de l'épopée 76 que m'offrit mon frère, le maillot légendaire de la Manu offert par mes enfants, celui plus pétant offert par mes voisins, la bouteille vide rapportée de chez Bernard et Monique et surtout mes premiers pas au stade Geoffroy Guichard. En 1975, au lycée, mon prof d'histoire géographie est originaire de Saint-Étienne et lorsque l'ASSE passe le premier tour de la coupe d'Europe, il décide d'organiser un car pour aller voir son équipe affronter Split. Le car est vite rempli car les verts dominent le football français alors. Malheureusement, le match allé est perdu 1-4 à l'extérieur. L'élimination semble proche. Les désistements se multiplient et la sortie est annulée. C'est à la radio que je suis l'un des plus grands exploits européens de la bande à Herbin. 4-1 à la fin du temps réglementaire et victoire à l'issue des prolongations. Au tour suivant, le prof tenace et pas rancunier organise de nouveau un déplacement pour assister au match retour contre Shorzow avec une belle victoire et une qualification à la clé. Je revois l'ado que je suis alors, émerveillé au milieu d'une foule en délire, calé contre le grillage à mi-distance entre le but et le poteau de corner. L'explosion de joie à chaque but marqué, le soupir énorme à chaque but encaissé, le grondement sourd s'élevant des tribunes à chaque offensive. C'est ma première expérience de grande manifestation sportive. Je me rappelle le bouchon pour arriver au stade, le long ruban d'autocars et voitures quittant la capitale du Forez à la fin du match, la voix cassée en cours le lendemain matin d'avoir trop chanté et hurlé.

L'année suivante, lors de l'épopée, nous assisterons à la qualification contre le Kiev du grand Blokhin qui permettra de poursuivre jusqu'à la finale de Glasgow et les fameux poteaux carrés. Régulièrement depuis, avec Philippe, l'ami de ces années-là (mais pas que, ça dure toujours), nous nous offrons un moment nostalgie, un aller retour sur ma route familiale, un moment hors du temps où nous évoquons notre vie, nos enfants, le club, nos souvenirs... Nos fils nous ont accompagnés parfois dans nos pèlerinages. J'ai entre autres le souvenir d'un match de deuxième division, l'ASSE en position de relégable, à peine 5000 spectateurs invectivant les dirigeants (surtout) ou les joueurs (un peu), ces derniers, une bande de gamins (parmi lesquels Julien Sablé), paraissant perdus sur ce terrain mythique semblant trop grand

pour eux, loupant parfois des passes qu'un poussin aurait réussi, timorés par l'ambiance. Ils se sauveront pourtant du naufrage en fin de saison et l'année suivant, toujours avec Philippe, nous serons présent pour l'ultime match de la saison, dans une ambiance de coupe d'Europe pour la victoire et la remontée en D1.

J'ai aussi ce souvenir d'un dimanche d'hiver. L'équipe de basket de Clément joue à Saint- Étienne en début d'après-midi et l'ASSE un peu plus tard dispute un match de coupe. Pas le temps de prendre une douche, juste le temps de se changer. Pour la première ma femme et ma fille vont pénétrer dans le chaudron. Pour la dernière fois aussi. Il gèle en ce mois de janvier, le match est terne et à la 120ème minute, je crois que c'est Potillon qui fait un cadeau à l'adversaire qui élimine impitoyablement l'équipe de mon cœur. Seule touche positive de la soirée, alors que nous sommes installés en tribune latérale, à quelques minutes du coup d'envoi, nous voyons Stéphanie, la fille de Jean-Pierre et Pascale, et son mari Antoine venir s'asseoir à nos côtés. Le match étant insipide, nous avons tout le temps de papoter et d'avoir des nouvelles de toute la famille.

Désormais, je suis l'équipe de loin, et quand l'occasion se présente, je ne manque pas de retourner m'asseoir dans le chaudron avec dans ma tête, des noms qui font vibrer ma mémoire : Revelli, Larqué, Saramagna, Berreta, Bosquier, Carnus, Janvion, Farizon, Curkovic, Rocheteau, Triantafilos, Bathenay (qui avait appris à lire dans la classe de Maryse, mon ancienne directrice), Lopez, Piazza...

Et puis, Saint- Étienne, ce sont aussi deux années de la vie de ma fille avec une anecdote formidable pour son emménagement. Nous arrivons avec notre camionnette de location pleine à ras bord, mes deux femmes et moi-même. Les cartons, valises, bibelots, sont déjà dans le studio du quatrième étage et il reste le mobilier un peu plus lourd à décharger. Un premier passant nous offre spontanément son aide que nous refusons poliment tout en le remerciant pour son aimable intention. Nous faisons un voyage et un second monsieur se propose de nous aider. Nous refusons de nouveau. Il se saisit alors d'un côté du meuble, me dit de prendre l'autre côté et de monter. Il n'est pas question pour lui de laisser les femmes porter cet objet un peu lourd. Arrivé dans le studio, il repart sans vouloir boire un coup, acceptant simplement nos remerciements. Jamais au cours des nombreux déménagements que nous avons faits, nous n'avons eu une telle aide spontanée (sans oublier la première proposition). C'est aussi pour ce fait que j'aime les gens de la Loire (sauf les

pseudos supporters qui vont casser du lyonnais, caillasser des voitures, insulter l'adversaire bien sûr !)

Deux mois plus, je ferai un aller-retour un soir après le travail pour voler au secours de ma fille, jeunette lancée dans la vie d'adulte un peu rapidement. Mon premier kebab, ce soir-là. Dans la voiture au retour, discussion sur la situation présente, sur la vie en général, sur l'avenir aussi... Pour la première fois peut-être, relation d'adultes entre nous deux... Moment doux à mon souvenir.

Mais Saint- Étienne, c'est aussi un concert des Ogres de Barback avec mes enfants et mon filleul, ce sont ces visites chez un spécialiste qui bouleverseront un peu nos vies, c'est un pique-nique sur une place de quartier au retour d'une escapade de quelques jours avec nos parents et Jacqueline, ce sont des points de passage lors de nos départs en convoi pour les vacances VTT en Lozère, en Haute-Loire, c'est une nuit au formule 1 dans une chambre puant le tabac froid après la cérémonie de mariage d'Antoine et Stéphanie et le lendemain avec les Piou la visite du musée de la mine, c'est aussi le musée d'art moderne, ou encore, oublié dans une cafétéria, un sac à main que l'on récupérera le lendemain...

II

LES LARMES

Larmes de chagrin versées pour son premier amour : Perles de l'innocence que l'on perd avec elles.

Si j'en ai eu des premiers amours... Si j'en ai perdu de l'innocence, mais je devais en avoir un stock immense car chaque amour était le premier. Et chaque fois, les larmes étaient nouvelles et si semblables aux précédentes. Sœurs jumelles. Mon plaisir était-il de me morfondre sur moi-même et de pleurer ? Mais non, le vrai plaisir était celui du sentiment naissant, des rêves s'y rattachant et des mots s'épanchant sur les feuilles blanches comme mon innocence. Ces instants-là compensaient largement les larmes qui suivraient. Et je chantais avec Aragon et Brassens « Il n'y a pas d'amour heureux ». Je roucoulais d'abord puis les larmes coulaient. Mes amours d'alors n'étaient que rêves et illusions, à peine ancrés dans la réalité. Je ne connaissais rien de l'amour en fait...

Larmes de rire : rosée rafraîchissante dans la chaleur de l'amitié.

J'ai bien plus versées de larmes de rire que de larmes d'amour. Irrépressibles montées lacrymales à chaque fou rire. Les épaules qui se secouent et les larmes qui jaillissent, somptueux flots de vie et de communion avec d'autres. Proches des larmes d'émotion, mais pas tout à fait les mêmes cependant. Elles ne partent pas de la même source interne. Celles-ci sont abondantes, communicatives et cessent d'elles-mêmes quand elles en ont envie. Elles s'écoulent sans gêne aucune de ma part et n'en ai bien sûr aucune maîtrise.

Larmes d'émotion : pluie d'été aux lourdes gouttes clairsemées.

N'importe quoi peut les provoquer : un regard, un mot, une image, une chanson, un film, un souvenir, une phrase, un livre, un tableau... Un moment de vie en fait qui résonne et vibre en moi, qui me touche dans le plus profond de ce que je suis, de mes souvenirs ou de mes rêves, de mes espoirs ou de mes déceptions.

N'importe où : dans la voiture (chanson de Barbara à Piaf, de Chelon à Léveillée, de Paccoud à Ferré, ou même paysage somptueux aperçu le temps d'une seconde), en écoutant la radio le matin (témoignage de misère ou de tendresse), dans le canapé devant la télé ou sur un fauteuil de cinéma (la gêne de sortir les yeux rouges), au coin d'une rue (vision de la vraie vie, tendre ou cruelle), à la caisse d'un supermarché (souvenir de cette dame comptant sa monnaie et reposant un article trop cher ou récemment le fait de croiser Luluce mon ancienne élève), dans mon lit (belles pages d'amour ou d'amitié, fin tragique comme la mort de Zian Mappaz,...).

Ces larmes là sont lourdes, peu nombreuses, s'écoulent lentement, une à une, comme pour me donner le temps de soupeser chacune en les essuyant (problématique parfois en voiture surtout depuis le port continue des lunettes).

N'importe quand, bien sûr et parfois donc, ce sentiment de décalage avec le lieu et les circonstances. Ces larmes-ci, je les essuie furtivement, essayant de les cacher aux autres, comme si j'avais une poussière dans l'œil ou reçu un rayon de soleil trop violent. Je sais qu'elles sont ma faiblesse, celle que je ne voudrais pas avoir, et le témoignage de ma fragilité incurable face à la beauté et aux failles de ce monde qui m'entoure.

Larmes de désespoir : torrent tumultueux qui s'écoule sur mon monde qui s'écroule.

Quand il n'y a plus de mots pour exprimer ses émotions. Et pire encore, quand les larmes qu'on voudrait verser n'arrivent pas à couler : le corps et la pensée paralysés qui abandonnent la lutte de la vie quelques instants, avant que tout reparte, mais jamais comme avant, avec un vide au fond de soi. Soi-même, qu'on ne reconnaît plus, qui est un autre et qu'il faudra être désormais. Un autre qui vivra avec le fantôme de celui qu'il était avant et les fantômes qui accompagnaient celui-ci et les fantômes des autres qui ne sont jamais bien loin et qui agitent vos jours et vos nuits. Et pour finir, une larme qui s'échappe... Puis une autre, et pour finir, beaucoup d'autres. Et de toutes ces larmes renaissent pourtant l'envie de vivre quand je croyais que tout était fini, car elle est là, avec moi et son amour pour me soutenir. Et la honte d'avoir osé être ce que j'ai été quelques instants, égoïste et cruel, autocentré et pourtant décentré, colérique et capricieux, excessif surtout. Et mes larmes alors me vident du

peu d'énergie que m'a laissé mon désespoir ou ma colère.

Larmes de froid : petit matin d'hiver où la bise sévit.

Celles-ci sont purement une réaction physique de mon corps à un phénomène météorologique. C'est ainsi que je me retrouve essuyant rapidement quelques larmes en entrant dans un commerce et commentant pour me justifier : « Bonjour ! Il fait si froid ce matin que ça me fait pleurer ! » Faudrait surtout pas que les autres se fassent une fausse idée et m'inventent un quelconque drame personnel !

Et puis, bien sûr, il y a les larmes des autres : celles qui inondent mon cœur.

Que dire de plus ? Un vers de Brel « Mais voir un ami pleurer » ou de Chelon « Les larmes aux poings, je te souris » ? Ce mélange de tendresse, d'empathie, de désespoir, mais aussi d'espoir que l'autre s'en sortira peut-être grâce à mon sourire et mon aide. Son monde qui chavire, c'est aussi le mien. Ses larmes n'appartiennent qu'à lui et pourtant, c'est en moi qu'elles vivent.

Les larmes sont universelles,

et d'où qu'elles coulent, nous en sommes, j'en suis, tout à la fois la source et le réceptacle.

III

LE SPORT

Quelque soit son niveau de pratique ou la fonction exercée dans le sport, j'y ai ressenti les mêmes sentiments. Le sport, à l'instar de l'art ou de l'amour, est une formidable source d'émotions. En quelques minutes comme au judo ou en quelques heures sur une bicyclette, il va nous offrir du suspens, des retournements de situation, des crises, des fous-rires, de la complicité, de l'amitié, de l'inimitié pouvant aller jusqu'à une montée de haine, passagère heureusement, de la solidarité, de la joie pouvant aller jusqu'au bonheur, de la déception, du respect, de l'ambition, de l'espoir, de l'exaltation, de la déception... C'est un condensé de vie sur un temps court et pourtant, ça ne reste qu'un jeu.

Et c'est ce qui enchanter les spectateurs qui fréquentent les stades ou qui regardent la télé autant que les pratiquants : l'attente du spectacle avant l'événement, les tressaillements intérieurs entre larmes et bonheurs, entre stress de la compétition et oubli du reste de sa vie pendant l'événement, et bien sûr, souvenirs et commentaires qui peuvent nous occuper plusieurs jours encore avec nos voisins, nos relations de travail ou dans le cercle familial. On pourrait croire, et l'on se tromperait alors, que l'intensité des émotions vécues n'est pas le même pour le sportif que pour le spectateur. Ce dernier peut ressentir une telle empathie avec le sportif, empathie pouvant encore être accrue s'il est ou a été pratiquant, qu'il en sera submergé par l'émotion. Je me rappelle d'une émotion forte, je dirais presque d'un ravissement rarement connu, devant le spectacle offert par les gymnastes russes par équipe au sol lors des jeux olympiques de 1980. Ces jeune filles alliant grâce, légèreté, virtuosité semblaient tutoyer les étoiles et provoquaient la même émotion qui peut être ressentie lors d'un spectacle de danse ou devant un tableau de son peintre préféré (peut-être bien De Staël en ce qui me concerne). La cérémonie des médailles peut aussi me faire monter les larmes au yeux par le simple fait d'imaginer ce que peut ressentir l'athlète à ce moment-là, bonheur et fierté de l'exploit accompli pour soi, pour son pays ou pour sa communauté. L'émotion provoquée par ses jeunes pour l'entraîneur ou par ses enfants pour les parents, lors de leurs premiers pas, ou de leurs premiers tours de roue sans roulette au vélo, ou de leur première compétition sportive, ou de leur premier but ou de leur premier podium, relève aussi de

l'empathie comme si l'on avait vécu l'événement par procuration.

Pourquoi parler de sport alors que je n'ai jamais été un sportif de haut niveau, mais simplement un honnête pratiquant... Honnête dans le sens du respect des lois du sport, des règles du jeu, qui ont aussi ce pouvoir formateur chez nos jeunes qui leur permettra dans leur vie de respecter les autres et de s'intégrer dans la société. (Je sais que j'idéalise quand je vois le comportement de certains pratiquants et de certains supporters !). En ce qui concerne mon niveau, je n'ai ni l'idée ni l'envie de me situer dans une quelconque hiérarchie. Mais j'ai aimé me frotter à la diversité du sport : que ce soit en tant que compétiteur ou pour mon simple plaisir, en tant qu'entraîneur ou dirigeant mais aussi en tant que spectateur. J'ai été licencié aux fédérations française de judo, de basket, de multi-sports qu'était l'ASSU (Association du sport scolaire universitaire) au lycée, puis de l'USFEN (Union Sportive Française de L'Éducation nationale et de la Fonction Publique) à l'école normale et enfin de l'USEP (Union sportive de l'enseignement du premier degré) lors de mes années d'enseignement. J'ai donc pratiqué, parfois pour quelques rares séances, de nombreuses activités physiques et sportives. J'ai aimé tout autant les sports individuels (pour mon bien être physique et une sorte de méditation active, une manière de me retrouver avec moi-même) que les sports collectifs (pour le plaisir du jeu, de la rencontre, de la coopération et du partage), comme j'ai aimé partager mes émotions et mon amour du sport avec mes élèves dans l'esprit de l'USEP : on s'entraîne, on participe à des rencontres avec d'autres écoles et chacun fait du mieux qu'il peut : même si je termine dernier mais que j'ai fait toute la séance à mon rythme et sans m'arrêter, je suis vainqueur car j'ai donné toute mon énergie.

Partager, n'est-ce pas la raison d'être du sport ? Et pas seulement des sports collectifs ! Pensons aux surfeur ou aux décathliens, sports individuels par excellence mais dont les participants finissent par faire une communauté.

Alors, bien sûr, il y a les excès générés par le sport, la triche, le dopage, l'argent, le trucage, la violence exacerbée, la foule capable de tout broyer⁴... Les mêmes dérives afflagent le sport que la politique ou le pouvoir : le vedettariat de quelque nature soit-il entraîne les mêmes conséquences qui nous amènent parfois à désespérer de l'homme. Mais est-ce une

4

Mais la foule peut être source d'émotion positive ; j'aurai toujours dans un coin de ma tête, ces soirées à Geoffroy Guichard, en mars 1975 pour Saint-Etienne – Schorzw et en mars 1976 pour Saint-Etienne – Kiev, avec des ambiances extraordinaires. On peut vraiment parler de la communion de 40 000 personnes en de telles occasions.

raison pour ne plus d'y intéresser ou pire, ne plus le pratiquer ? Que nenni ! Il faut pratiquer pour des raisons de santé mentale et physique, il faut pratiquer à son rythme, pour son plaisir, et chacun trouvera son plaisir au niveau qu'il choisira de pratiquer. Il faudra souvent accepter les limites que notre corps, et même parfois notre emploi du temps et notre rythme de vie nous imposent.

Si j'aime les émotions que provoquent le spectacle du sport, j'aime tout autant le bien-être qui succède à l'effort et la saine fatigue qui m'envahit alors, le bien-être de la douche réparatrice et pour finir la douce léthargie apaisante. Mais je n'oublie pas qu'il fut un temps, pas si lointain, et c'est le côté négatif de la compétition, où la pratique sportive ne s'achevait pas par ce calme, mais au contraire, par une excitation supplémentaire en revivant des séquences de match, des actions inachevées, des décisions des arbitres ou d'autres faits sportifs vécus lors de la pratique. Je m'aperçois que si j'ai aimé ces moments-là, je préfère encore ma pratique plus cool actuelle, plus apaisante et dénuée de tout esprit de compétition.

IV

LE COMPLEXE DU PAUVRE

Je ne parviendrai jamais à me débarrasser de ce complexe à moins qu'il ne s'agisse d'un syndrome. Peut-être me faut-il essayer de dégager les symptômes qui se sont si souvent imposés à moi.

Le premier d'entre eux est assurément le manque d'assurance, et au delà de ce manque, le malaise face à l'assurance des autres. Je trouve ainsi insupportables ces personnes qui se mettent en avant sans arrêt, ceux qui ont tout vu et tout fait, y compris les enfants les plus intelligents du monde, ceux qui paraissent ou veulent paraître et qui me donnent envie de disparaître.

Le doute est un corollaire du manque d'assurance : comment puis-je être sûr de ce que j'avance ou pense ? Et comment l'autre peut-il être sûr de ce qu'il avance ou pense ? La réalité de chaque moment ou situation de vie est tellement complexe que nous ne pouvons jamais avoir la certitude de détenir la vérité. J'agis en fonction de ce que je crois, mais par définition, ce que je crois n'est que croyance et non vérité établie. Comment moi l'incroyant puis-je me fonder sur une intime conviction alors que je ne saurais étayer celle-ci pour en faire une preuve ? Comment ce fils de pauvres pourraient-il mieux savoir que ceux qui ont toujours plus eu et su que lui ? Car avoir, par je ne sais quel raccourci, s'enrichit d'un s pour devenir savoir. Si au cours de ma tardive et longue adolescence, j'ai cru m'affranchir des codes et pourvoir changer de classe sociale, sans renier ma classe ouvrière d'origine, j'ai découvert ensuite, et c'est peut-être ce qui a marqué mon passage à l'âge adulte, que je ne savais rien en fait, qu'il me manquait depuis toujours des codes et un bagage culturel et que je ne pourrais jamais combler tout à fait ces manques. Si ce qui vient de l'enfance est inaltérable, les vides qui y sont associés peuvent difficilement être remplis. S'il en est ainsi de la culture, il en est de même pour tant d'actes qui sont naturels chez certains et si contre nature pour moi : avoir un costume et porter une cravate, manger dans un restaurant sélect, être à l'aise en société, sourire sur une photo, savoir accepter un cadeau ou un compliment...

Le rapport à l'argent est demeuré un problème même quand j'ai eu de quoi répondre à tous mes besoins, voire toutes mes envies. Et oui, une dépense reste une dépense et les mêmes questions se reposent bien souvent, avec les mêmes remarques : « En

ai-je vraiment besoin ? Je m'en suis bien passé jusqu'à présent ! Je ne vais pas y mettre ce prix ! Est-ce que je vais vraiment m'en servir et est-ce que ça tiendra dans le temps ? » Et surtout penser que c'est bien pour les autres, pas fatalement pour moi. Et, question jamais formulée, mais certainement sous-jacente de tous mes atermoiements : « Est-ce que je le mérite vraiment ? »

Je traînerai toujours en moi ce complexe du pauvre qui m'impose de ne pas devenir celui que je pourrais (et voudrais) être sous prétexte qu'il faut savoir rester à ma place, que je n'aurai jamais le talent et l'intelligence pour réaliser un quelconque projet. Fils d'un couple d'ouvriers investis et consciencieux, je suis devenu à mon tour un ouvrier investi et consciencieux, sans jamais vraiment parvenir à traduire cet investissement et cette conscience dans un mouvement politique ou syndical⁵. Aussi suis-je devenu un homme curieux de connaissances, auteur d'honnêtes écrits sans aucune originalité, photographe produisant des photos agréables à l'œil mais sans qualités particulières, chanteur pour mon seul plaisir, tourneur n'arrivant pas à anticiper quelle sera ma pièce finie, et d'une manière générale, autodidacte la plupart du temps, même si je dois à l'école de la république le peu de culture que j'ai. Entretenant beaucoup en fait, mais toujours superficiellement, n'arrivant pas à travailler vraiment les techniques, travailleur chronique pourtant du côté professionnel et paresseux tout autant du côté créatif, me contentant de l'idée et du premier jet. Il n'y a pas de génie sans travail et travailler sans génie m'a poussé à toujours chercher une nouvelle passion, me privant d'aller au fond de la précédente.

Un autre symptôme de ce complexe du pauvre est de toujours vouloir ce débrouiller seul, avec ce que j'ai et ce que je suis, comme une espèce de fierté mal placée. Je connais la théorie qu'on est plus fort et plus intelligent à plusieurs, mais j'ai du mal à la mettre en pratique. Et conséquence directe, à vouloir prouver mon intelligence ou ma malice, je m'enferme dans la bêtise, perd du temps et de l'énergie.

⁵ J'ai été syndiqué certes, j'ai participé à la rédaction de lettres, à des grèves et des manifestations, j'ai même été élu, mais je n'ai jamais été un vrai militant : combatif, cherchant à convaincre certes mais sans chercher à trouver de nouveaux adhérents. La liberté de conscience et d'investissement est une affaire personnelle et j'ai toujours cru que le meilleur service que je pouvais rendre à mon syndicat, c'était par mon exemplarité sur mon lieu de travail et dans l'exercice de celui-ci.

Troisième partie

Des rencontres...

I

AILE

Nous avons regardé le bateau s'éloigner. Il ramenait les colons. Il ne s'agissait pas de ceux qui avaient embarqué quelques siècles plus tôt sur le Mayflower pour conquérir les Amériques. Ceux-là étaient plus jeunes et retournaient en France après un séjour linguistique estival au Royaume-Uni. Nous restions tous les deux sur le quai avec une journée devant nous à attendre les groupes suivants que nous prendrions en charge pour un second mois. Ce travail était mal payé mais tous les frais étaient quasiment pris en charge, ce qui n'était pas rien. Je n'avais plus besoin de ce job d'été pour vivre, mais il m'avait permis de partir à 17 ans alors que je n'avais pas les moyens de me financer un tel voyage. C'était désormais l'attrait de ce pays (qui commençaient pourtant à vivre ses peu inspirantes années Thatcher) et le plaisir de passer un mois avec mon meilleur ami que je ne voyais guère durant l'année scolaire, qui m'avaient amené sur ce quai du port de Plymouth. Et puis, bien sûr, il y avait les ados, les autres moniteurs et monitrices, sans oublier une joyeuse ambiance de fête générale avec des groupes venus de tous les horizons.

Le ferry était désormais à hauteur de la longue digue qui protège le port de Plymouth. J'arrivais de Falmouth et Aile d'un autre site, Plymouth peut-être ou Cardiff ou Exeter, je ne sais plus. Nous nous connaissions vaguement, pour nous être rencontrés lors des réunions de préparation des séjours et lors du voyage aller. Nous nous connaissions surtout de vue car nous n'avions ni allions bosser ensemble. Aile n'était pas son prénom. Je l'appelle ainsi aujourd'hui car je ne sais plus comment elle s'appelait. Aile, c'est un peu elle et c'est déjà mon envol vers une autre vie.

Pour tout dire, je ne pense que rarement à Aile et je ne sais pas pourquoi, la nuit dernière, nuit de pleine lune du castor, dans mon petit matin d'insomnie, cette parenthèse de ma vie est venue me titiller les méninges, entre un moment de lecture, une idée d'écriture et des questions d'emploi du temps. Je n'ai qu'une vision floue d'elle, à peine moins grande que moi, de longs cheveux châtaignes et des yeux bruns dans un visage mince. Elle devait être à peu près de mon âge, mais était encore étudiante alors que j'exerçais déjà mon métier d'instit. Aile devait être une fille plutôt jolie et c'est en tout cas ce que j'ai envie de garder d'elle plus de quarante-cinq ans après.

Nous étions donc tous les deux sur le quai, avec chacun un sac à dos volumineux et mon indispensable guitare si utile dans les soirées. Qu'allions nous faire de ces heures à venir ? Le premier réflexe fut de trouver une consigne pour poser nos bagages qu'il était impossible de traîner toute la journée. Je ne sais qui eut alors l'idée d'aller jusqu'à Londres. Quitte à tuer le temps, autant le faire de la plus intéressante des manières. J'avais déjà passé une journée à Londres avec un groupe lors d'un précédent séjour et n'en gardais pas spécialement un bon souvenir, pas à cause de la ville mais à cause de la difficulté de gérer un groupe d'adolescents au cœur de la cité. Je n'ai pas de souvenir du voyage pour rejoindre la capitale britannique. J'imagine que nous avons échangé sur nos séjours précédents et puis nous avons dû dormir, ce qui m'était peu arrivé la nuit précédente, comme souvent à la fin d'un séjour, le rituel de séparation passant inévitablement par une soirée au pub de l'équipe d'animation suivi d'une dernière veillée avec la famille et, en l'occurrence, mon intégration dans ma famille de Falmouth s'était tellement bien passée que nous avions fini fort tard.

Je n'ai aucun souvenir de notre gare d'arrivée mais je suis sûr que c'est Aile qui m'a entraîné à la National Gallery. Peut-être étudiait-elle l'art ? Je ne sais. Autant je pourrais prendre une telle initiative aujourd'hui, autant à l'époque, j'étais un parfait ignare en matière de peinture. A la réflexion, il se pourrait bien que la visite de ce jour-là fut décisive pour mon amour de l'art pictural. Je dédaignais alors Les tournesols de Van Gogh, pourtant fameux, mais nous fûmes cloués tous deux devant les paysages de Constable et de Gainsborough (nettement moins par les portraits de ce dernier) : la précision des détails, la somptuosité de la campagne anglaise si finement observée nous retinrent longuement et je crois même que nous retournâmes les voir à plusieurs reprises. Enfin, je me souviens que je découvris avec stupeur Turner qui reste pour moi un des plus grands peintres de l'histoire. Il est, mais je ne suis pas un expert en la matière, le véritable instigateur de l'impressionnisme. La fulgurance de ses couleurs, le tumulte de ses marines et le rendu de la vitesse de ses trains me transportent à chaque fois. J'ai eu ce jour-là le même coup de foudre pour Turner que j'aurai plus tard au musée des Beaux-Arts de Lyon pour De Staël (et sa cathédrale). Et plus tard encore, je serai pleinement convaincu par Van Gogh dans le musée qui porte son nom à Amsterdam. Nous avons dû voir beaucoup d'autres chefs-d'œuvre ce jour-là, mais seuls ceux-ci sont restés gravés en moi, et il ne se passe pas une année sans que je me dise que je retournerais à la National Gallery. Et par conséquent, chaque fois que cette pensée me

traverse l'esprit, je pense à Aile.

Nous sommes bien sûr ressortis du musée car nous ne devions pas louper le train pour Plymouth, mais, encore sous le choc de tant de beauté, nous avons pris le temps de nous réhabituer à la civilisation en restant un moment sous le porche, entre les immenses colonnes qui le soutiennent, pour regarder le flux de voitures roulant sous nos yeux. Il faut dire qu'à l'époque, Trafalgar Square n'avait pas encore été rénové et que les véhicules passaient juste en dessous de nous. Et là, le nombre impressionnant de Rolls Royce que nous vîmes circuler en un laps de temps relativement court nous surpris grandement.

Et puis nous avons regagné la gare sommes monté dans un wagon et nous sommes installés dans un compartiment, complètement épuisés et en même temps tout étourdis par ces quelques heures. Nous avons dû parler de ce que nous avions vu et ce que nous avions préféré. Et puis, nous nous sommes embrassés, une seule fois je pense ; un baiser sans rien de sexuel mais tout en sensualité et en tendresse, comme une évidence et un remerciement à cette émotion partagée. Ensuite, pelotonnés l'un contre l'autre, nous nous sommes endormis pour le reste du voyage.

Arrivés à Plymouth, nous avons attendu l'arrivée du ferry, retrouvé les camarades de nos équipes, pris en charge nos groupe. Je ne sais plus comment nous nous sommes quittés mais ce dont je me souviens, c'est que j'ai encore dormi longuement dans le car qui m'emménait à Oxford, qu'arrivé à destination, je ne savais plus où j'étais, que je ne comprenais plus un mot d'anglais et qu'il faudrait un arrêt au pub avec ma nouvelle famille pour commencer à reprendre mes esprits.

J'ai peut-être revu Aile pendant le voyage du retour mais rien n'est moins sûr, car ce jour-là, nous avions pris avec un certain retard par rapport à l'horaire prévu, le premier ferry quittant Plymouth pour la France, après plusieurs journées de grève et il est probable, à la réflexion, que tous les groupes de l'association n'aient pas pris le même bateau.

Ce qui est sûr, c'est qu'elle n'était pas là l'année suivante et que je ne l'ai jamais revue. Le plus surprenant, c'est que parmi les milliers de visages croisés et les centaines de prénoms dont je me souviens, il reste seulement d'Aile, une image floue et le souvenir d'un moment magique et hors du temps, un de ces moments que j'aime tant car personne ne sait où je suis ni ce que je fais. Souvenir gravé de quelques heures d'entre deux : entre deux groupes,

entre deux lieux, entre deux vies aussi. Celle d'avant l'art et celle d'après qui me mènera dans quelques hauts lieux de la culture grâce aussi aux profs d'arts plastiques de l'École Normale de Bourg-en-Bresse et de Lyon. Tout cela m'amènera à essayer de convertir mes CP dès leur plus jeune âge à une approche des beaux arts.

Avec Aile, nous nous sommes envolés chacun de notre côté et nous ne saurons jamais ce qu'il est advenu de l'autre. J'espère qu'elle a une belle vie. Merci Aile et sois heureuse dans ton ailleurs.